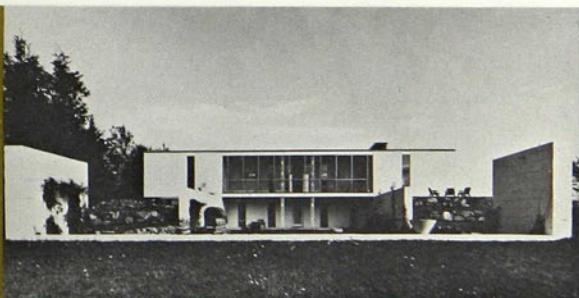


Bibliothèque Nationale du Québec

Architecture contemporaine au Canada français

par Claude Beaulieu



L'architecture contemporaine au Canada français



*L'architecture contemporaine
au Canada français*

*Collection Art, Vie et Sciences
au Canada français*

1. Panorama des Lettres canadiennes-françaises
par GUY SYLVESTRE
2. Le Théâtre au Canada français
par JEAN HAMELIN
3. La Peinture moderne au Canada français
par GUY VIAU
4. La Vie musicale au Canada français
par ANNETTE LASALLE-LEDUC
5. La Vie des sciences au Canada français
par CYRIAS OUELLET
6. L'Essor des sciences sociales au Canada français
par JEAN-CHARLES FALARDEAU
7. La Renaissance des métiers d'art au Canada français
par LAURENT et SUZANNE LAMY
8. Vingt ans de Cinéma au Canada français
par ROBERT DAUDELIN
9. Anciens Ornemanistes et Imagiers du Canada français
par GÉRARD LAVALLÉE
10. Architecture contemporaine au Canada français
par CLAUDE BEAULIEU

L'architecture contemporaine au Canada français

par

Claude BEAULIEU

OFF

A32A1

B4

18

Ministère des Affaires culturelles

QUÉBEC

1969

D6930043

La collection de brochures *Art, Vie et Sciences au Canada français* a été conçue comme un instrument de documentation et de travail destiné à être diffusé auprès d'un large public cultivé, tant au Canada qu'à l'étranger.

Chaque auteur, choisi pour sa compétence reconnue, a l'entière responsabilité de son texte.

Aucun des ouvrages de cette série n'entend être, toutefois, un catalogue, un palmarès ou une publication technique hautement spécialisée.

Mais leur ensemble constitue un témoignage de qualité de la vitalité culturelle du Canada français.

INTRODUCTION

L'architecture, pendant les quelque dix dernières années, a littéralement transformé le paysage familier du Canada français. Pour satisfaire au mode d'existence dont notre voisin du sud nous éblouit, nous adoptons d'emblée, sans la moindre restriction, non seulement ses normes industrielles et tout le confort matériel mis à notre disposition par les moyens les plus persuasifs, mais aussi, d'une façon plus insidieuse, sa manière de vivre dans la conception même de son habitat. Par l'acceptation implicite de ce fait, nous admettons notre subordination à la vie américaine à laquelle nous appartenons géographiquement. Alors que le Mexique, pays nord-américain, se trouve en grande partie détaché de ce contexte, nous sommes, dans ce domaine, à peu près assimilés. D'autre part la technique, en libérant l'homme de ses obstacles géographiques, s'est rendue maîtresse de la planète entière: c'est le prototype industrialisé qui fait loi, l'économie et l'efficacité dans l'exécution qui prévalent. L'architecture s'exporte, comme de la machinerie, en pièces détachées. L'urbanisme de son côté apporte des formules universelles basées sur la sociologie, la géographie, la climatologie, les statistiques; cette science (ou cet art) se traduit par un canevas à l'usage des architectes et des ingénieurs. Rompant avec des moyens locaux, l'urbanisme formule des exigences sérielles à l'usage de notre monde.

Pourtant, de plus en plus, un groupement humain ne peut, en dernière ressource, se singulariser que par l'affirmation de sa personnalité empreinte d'un atavisme qui décèle des qualités et des défauts souvent en réaction contre les pressions exercées par une nation très organisée matériellement ou animée d'une vie spirituelle dynamique.

Il faut donc, en tant que nation vivant dans le contexte actuel, faire prévaloir son caractère propre à travers des volumes, des rythmes, des jeux de matériaux banalisés à l'échelle mondiale. Seules, peut-être, quelques nations dépositrices d'une civilisation très ancienne comme le Japon ou toujours en état d'ébullition créatrice comme l'Italie; ou encore certains peuples primitifs

non contaminés, ont le ressort suffisant pour faire passer le souffle ancestral de leur spiritualité dans l'architecture ainsi marquée de leur sceau indélébile.

À la lumière de ces considérations, la position du Canada français paraît bien difficile à cerner. Le biculturalisme officiel, le cosmopolitisme de fait, la gigantesque influence du sud partagent la population entre de nombreuses sollicitations puisées dans des sources souvent divergentes et dans des influences appauvries par le rejet global d'un passé qui reste toujours empreint de poésie authentique.

Il n'est aucunement question de se soustraire aux influences, mais il faut les passer au crible d'une analyse rigoureuse pour en extraire une nourriture assimilable. Il faut puiser dans des œuvres instinctives en fonction d'habitudes valables hautement caractérisées, dans un climat à soi, et *repenser le problème* en se servant des données techniques et des instruments les plus avancés, pour façonner une plastique actuelle, utile, génératrice d'un art de vivre.

S'il fallait courir à la recherche de ses inspirations nationales pour faire le point sur l'architecture actuelle au Canada français, le bilan serait plutôt mince. En allant seulement à la découverte, dans l'aire géographique si bien dessinée du Québec, des réalisations les plus marquantes de l'architecture actuelle, on trouve dans le capharnaüm de nos cités des œuvres transcendantes par l'apport intelligent et sensible, souvent personnel, des solutions techniques et des expressions plastiques.

Les changements opérés dans l'acheminement de nos destinées se sont plus ou moins cristallisés à la suite de mouvements politiques inattendus, vers les années soixante. Il est évident que cet aboutissement avait pris racine et germé dans le sillon d'événements mondiaux: il s'était alors produit un brassage inouï d'êtres humains qui devait multiplier les échanges de toutes sortes par un éclatement des moyens de diffusion qui dépasse l'imagination.

Cette profusion d'idées et de faits, étalés sans les retenues des préjugés ou de la fausse pudeur, a transformé radicalement les jeunes générations, perméables et réceptives, avec une force

et une rapidité à l'image des instruments mis à leur disposition.

Nous vivions, depuis trois ou quatre générations, dans une résignation un peu timorée, coiffés de formules surannées nous venant pour la plupart de l'étranger. Après ses aventures territoriales, l'Amérique avait connu une expansion qu'elle n'était pas prête à traduire en architecture. Aussi, les marques de la prospérité se manifestèrent par les profusions hétéroclites de toute provenance qui s'épalaient sur les façades de voies rectilignes interminables. Cet étalage de pastiches a profondément marqué le caractère de notre pays. C'est dans ce climat affligeant qu'ont mûri plusieurs générations d'architectes.

L'application industrielle du fer, puis de l'acier dans la construction, la découverte du béton armé, allaient ramener l'architecture, jusque là confinée dans les exercices de style et de virtuosité, à des conceptions de pure construction; mais discrètement, par la porte de service, pour finalement s'affirmer en satisfaisant d'abord aux nécessités de l'économie. Ainsi des novateurs comme Joseph Paxton, John Fowler ou Benjamin Baker en Angleterre; Viollet-le-Duc, Baltard, Eiffel, Dutert et Contamin en France; l'École de Chicago, John Roebling aux États-Unis ont apporté les solutions qui allaient transformer l'échelle des espaces architecturaux et façonner une nouvelle mentalité urbaine.

Chez nous, l'enseignement formait des architectes selon le processus en faveur depuis la fondation des grandes écoles du XIX^e siècle.¹ La faible densité de notre population, aux activités cantonnées dans certaines sphères bien délimitées, en dehors des grands courants internationaux, le climat rude de notre territoire n'étaient aucunement favorables à l'épanouissement d'un enseignement qui visait au monumental. Dans la pratique, cette assimilation qui restait en grande partie abstraite sur le plan local, entraînait les architectes à suivre malgré tout le chemin tracé par nos voisins américains, influencés eux-mêmes par l'école des Beaux-Arts de Paris, dont l'enseignement dominait alors aux États-Unis. À cause même de ces conditions il était impensable d'imaginer une école autre que celle qui nous maintenait tout de même à un certain niveau de pensée.

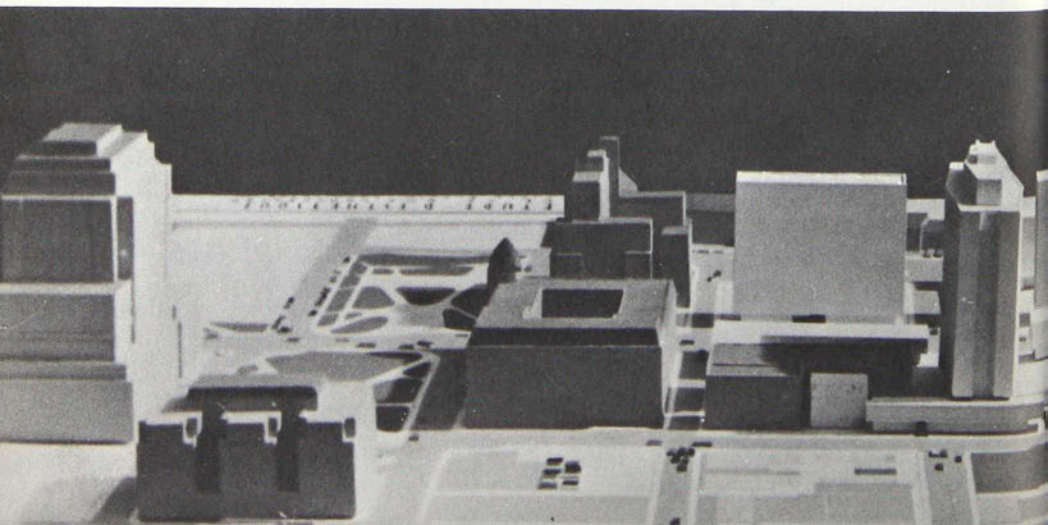
1. Ce processus, qualifié d'académique, désigne un enseignement basé sur la composition architecturale élaborée à l'aide d'éléments empruntés aux canons des ordres classiques fixés par les théoriciens de la Renaissance et des grands siècles.

ÉVOLUTION VERS L'ÉTAT ACTUEL

La reprise de contact avec la vie normale, dès la fin des hostilités, en 1945, fit éclater chez les jeunes une véritable passion pour la liberté d'expression. Ils se tournèrent vers les novateurs qui avaient remis en question les fondements mêmes de l'habitat et de son conditionnement. Les architectes européens installés aux États-Unis à la suite de l'avènement du nazisme: Gropius, Mies van der Rohe, Breuer, Neutra; l'architecture nouvelle au Brésil avec Lucio Costa et son élève Oscar Niemeyer, sous l'égide de Le Corbusier; la reconnaissance mondiale de Frank Lloyd Wright aux États-Unis soulèvent la curiosité et l'enthousiasme des générations qui doivent affronter les impératifs de la vie de demain.

Cette inévitable, fatale adaptation aux valeurs actuelles aurait déterminé des options dans le sillon de notre personnalité nationale si celle-ci, forte d'une culture harmonieusement enrichie, s'était affirmée. Mais nous avons préféré emprunter *tous* les chemins pour buter, faute de guide, sur des obstacles ou des impasses. Le Mexique, le Brésil et plusieurs autres pays d'Amérique du Sud ont trouvé leur voie. Le Québec s'est accommodé de propositions qui lui étaient offertes avec une force de persuasion à laquelle il était impossible de se soustraire.

Dans les agglomérations et dans les ensembles domiciliaires où des formules stéréotypées d'urbanisme ont été appliquées, la vie quotidienne tend fatalement à se conformer au mode de vie américain. On peut alors déplorer ces transitions qui, à partir

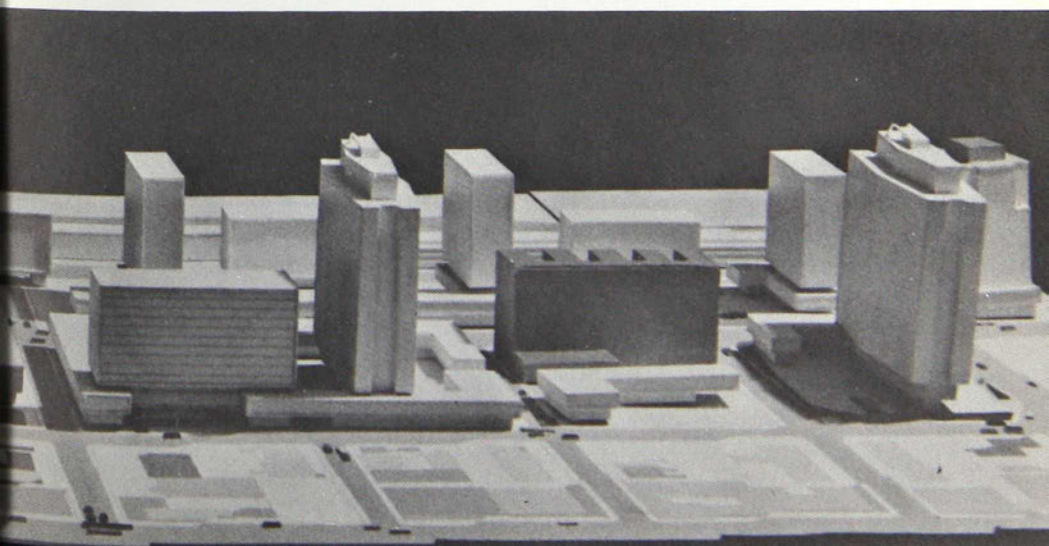


de la tranquille unité des temps héroïques, nous ont entraînés de l'hétéroclite à l'uniformité, sans nous faire retrouver cette *unité* dans la variété, véritable reflet de l'existence nationale. Celle-ci, constamment menacée, insensiblement, insidieusement amenuisée se trouve peut-être, à cause d'un phénomène d'équilibre, tempérée par la forte immigration d'après-guerre qui nous vaut une collaboration de groupes ethniques cultivés. Forts de leur culture et d'une sensibilité que notre contact n'étouffe pas, ils puisent dans les ressources de leur pays d'origine ou empruntent aux pays avec lesquels ils ont le plus d'affinité. Cette situation favorise des échanges dont les résultats, à travers l'éclectisme qu'elle engendre, peuvent être salutaires. Du brassage actuel peut jaillir une résultante, expression d'un esprit nouveau proprement national dans l'échelle, le caractère et la texture de l'architecture. Des règlements d'urbanisme parfaitement *adaptés à notre vie*, un contrôle et des directives dans la répartition et le rapport entre eux des espaces construits feraient de nos agglomérations des villes canadiennes à caractère latin.

UN PROJET D'ORDONNANCE URBAINE

Il y a environ douze ans, avant même que les buildings du boulevard Dorchester fussent conçus, le service d'urbanisme de la Ville de Montréal entreprit des recherches pour trouver un art urbain inspiré par une discipline d'ensemble. Ainsi, ce secteur du boulevard Dorchester, entre le square Dominion et la rue Guy, fit l'objet d'une étude d'implantation de bâtiments en hauteur répartis selon un espacement conforme à l'instinct de l'harmonie, aux lois de la densité et aux théories du rationalisme architectural. Les bâtiments, espacés à distances égales, d'une hauteur raisonnable, se combinaient avec des constructions horizontales et des espaces de circulation pour piétons, le tout devant permettre une activité urbaine menée dans le calme et la sécurité.

André Blouin, architecte et urbaniste.



ARCHITECTURE, URBANISME, GÉNIE: ÉTAT ACTUEL

L'automobiliste qui parcourt la province sur les autoroutes, roule à la vitesse maximum vers le but de sa course. Il apercevra peut-être, pendant quelques secondes, une érablière tronçonnée et sa pauvre cabane abandonnée, il s'attendrira en devinant le village lointain ou le groupe de fermes qui lui étaient autrefois familières mais avec lesquelles il n'aura plus de contact. C'est ainsi que le système routier met l'automobiliste au rythme du digeste, de la télévision ou du panneau-réclame: tout se déroule vite afin qu'il atteigne le plus tôt possible le lieu de ses occupations personnelles par un réseau ramifié. Ainsi les petites agglomérations, les petites unités d'habitation et même les maisons isolées, comme les feuilles d'un arbre, reçoivent leur sève par le seul contact d'une fine branche: plus aucun frottement. Laisseres à l'écart, ou à l'abri des perturbations du trafic perpétuel entre les zones d'attractions, des agglomérations peuvent en contrepartie mesurer leurs besoins et s'organiser pour équilibrer les facteurs de revenus et le bien-être de leur population.

Depuis l'établissement de la première autoroute, celle qui conduit dans les Laurentides, au nord de Montréal, les villes de banlieue ont débordé leurs limites, d'autres se sont créées. L'occasion était inespérée de procéder à l'aménagement de plans pilotes rattachés à l'autoroute comme un rameau l'est à la branche maîtresse d'un arbre. Un véritable réseau de villes satellites, organisé en fonction de la région montréalaise, aurait dû s'inscrire dans la nature comme autant d'unités d'habitations complètes animées d'une vie véritablement adaptée au rôle de petites agglomérations rattachées au noyau central. La réalité apparaît passablement différente. Si l'impression première ne manque pas d'attrait, cet attrait se manifeste avant tout par le neuf, la joliesse superficielle qui frisent la duperie et dont les résidents sont les victimes, les spéculateurs les bénéficiaires. Il est difficile de croire à l'architecture et à l'urbanisme devant ces espaces morcelés en menues parcelles, sur lesquelles se pressent des maisons de catalogue entre rue et arrière-cour, où la banalité ne le cède qu'à la monotonie. Quand donc viendra le temps où chaque citoyen, conscient des valeurs authentiques de son

habitat, se passionnera pour la qualité des espaces où il sera appelé à vivre toute son existence ?

LES COUTUMES, LES TECHNIQUES, L'ÉCONOMIE, LE GOÛT: SUPPORTS DE L'ARCHITECTURE

Pendant des millénaires, l'architecture s'est modelée doucement, sans grands heurts, sur les habitudes instinctives de l'homme, s'affinant au fur et à mesure de son évolution culturelle, de ses connaissances techniques et de ses visions poétiques. Un type d'habitation, de temple, d'entrepôt, de marché ou autre édifice public se développa à partir de données qui se cristallisèrent dans leurs fondements selon le degré d'altitude et la nature des matériaux. Depuis l'ère industrielle, toute récente, l'art de bâtir est passé de la phase artisanale à la phase technique. La technique, produit de l'industrie, s'est liée à l'économie qui aujourd'hui maintient dans sa trame une interdépendance quasi universelle des peuples.

Dans l'édification d'une œuvre architecturale, on a la certitude, avant tout, de s'aventurer dans une entreprise financière: l'économie conditionne la construction. La fonction pour sa part doit se livrer à des tours de force pour atteindre ses fins à travers les obstacles financiers. Quant à l'architecture, cette exaltation poétique de la construction, si elle n'est pas directement liée à l'économie, elle doit surmonter de telles contingences qu'elle réunit rarement la somme des conditions requises pour se hausser au rang le plus élevé des arts. Ce qui, en définitive, marque l'architecture du sceau de la qualité, c'est le goût: cette aptitude que possèdent certains êtres à rejeter par élimination tout ce qui n'est pas essentiel aux exigences les plus pures de la sensibilité et de l'intelligence. Cet équilibre instable et fragile que certains peuples ont maîtrisé pendant certaines périodes de leur histoire est aujourd'hui rompu de façon générale. Mais, instinctivement, les peuples se cherchent comme un ver sectionné cherche à rétablir son entité. Cet instinct *peut* marquer chez une nation

inquiète le départ d'un acheminement vers une architecture nationale qui s'épanouit sur un terrain difficile en y puisant la vie par des racines fortement accrochées au sol.

Depuis une décennie, des constructions de tous ordres se sont édifiées: grands travaux publics, ensembles industriels, sociaux et domiciliaires, constructions monumentales, édifices spectaculaires, habitations luxueuses ou modestes. Ces constructions se sont élevées dans un voisinage organisé en cellules étanches, sans considération appréciable des répercussions qu'elles pourraient avoir les unes sur les autres. Surtout sans considération de l'utilisation rationnelle du terrain. Celui-ci étant en grande partie aux mains de particuliers, la répartition des espaces construits et des espaces boisés, arables ou classés est trop souvent déséquilibrée. Cette situation trahit le système démocratique basé sur le respect de la liberté individuelle. Si dans ces conditions le bien général doit primer, comment faudrait-il procéder dans l'aménagement rationnel du territoire? Toute restriction à la liberté individuelle dans un but culturel paraît irréalisable.

LES GRANDS IMMEUBLES DE LA RÉGION MONTRÉALAISE

La force d'attraction qu'exerce la région de Montréal a drainé plus du tiers de la population du Québec. Irrésistiblement, elle finira par devenir une entité organisée; une vaste composition comprenant ses espaces réservés, ses réseaux et ses centres névralgiques. La métropole elle-même a déjà pris l'aspect d'une grande agglomération américaine, phénomène fatal dans le contexte de la vie actuelle. Un œil averti peut toutefois déceler certains aspects particuliers qui dans le cadre grandiose du fleuve et du Mont-Royal lui confèrent une personnalité pleine de promesses. Le fleuve, jusqu'ici interdit aux citadins, s'est ouvert, les espaces publics des quartiers de commerce voués à l'asphalte se sont ornés de plantations, ils se sont multipliés, ils sont devenus des lieux de rencontre et de délassément.

L'implantation heureuse, quoique due au hasard, de quelque six ou sept gratte-ciel rendent un mouvement cadencé et passablement bien ordonnancé. On sait, malheureusement, que cette harmonie relative est provisoire et que de futures constructions viendront combler les vides pour former un amalgame anarchique.

Une répartition cartésienne des immeubles d'une même catégorie, comme le préconisait Le Corbusier et qu'on trouve amorcée dans plusieurs villes, paraît irréalisable.

Nous admirons ces grandes réalisations et nous les faisons volontiers nôtres, mais sur le plan social leur conception et leur financement, sinon leur construction, nous concernent peu. Nous sommes les bénéficiaires à part minimales d'œuvres comme l'édifice C.I.L., la Place Ville-Marie, la Tour Victoria.

La place Ville-Marie se compose d'un plateau légèrement surélevé, sur lequel sont implantés divers bâtiments dominés par une tour cruciforme de quarante-sept étages. Ces immeubles destinés à l'occupation de bureaux sont reliés au sous-sol par un système de galeries marchandes permettant à toute une population de se livrer aux activités du commerce et de la distraction. Cette conception de rues intérieures, parfaitement adaptées à notre climat, répond à des besoins péremptoires. La tour a marqué la ville d'une nouvelle identité. Un peu massive, elle a eu son effet de surprise car elle fut le premier édifice de cette importance élevé dans la métropole. Le projet initial la prévoyait plus élancée, sortant de terre sur des piliers hauts de cinq étages, entièrement dégagés; elle s'est vue par la suite flanquée de quatre bâtiments aveugles. La place, quoique rétrécie, exerce un certain attrait, qui s'accroîtra au fur et à mesure que la foule l'adoptera. La conception générale du plan est tout à fait classique. La tour, comme la plupart des édifices de ce genre, groupe tous les services en un noyau central, où se fait la circulation verticale.

L'architecture intérieure du rez-de-chaussée est monumentale; le mur rideau, par contre, manque d'envolée par la répétition monotone de ses éléments qui n'ont pas réussi à dégager l'expression de verticalité désirée.

A proximité, l'édifice C.I.L., moins vaste, moins haut, moins expressif, possède une beauté classique plus rigoureuse. L'équilibre de ses proportions, le jeu sensible et dépouillé des lignes et du volume, la finesse des détails et de la texture en font une œuvre de première valeur. Comme dans l'immeuble précédent, le plan symétrique, ici rectangulaire, ramasse tous ses services au centre afin de dégager entièrement les espaces sur façade. Le mur rideau est souligné de meneaux d'aluminium appliqués sur un étagement de verre et d'aluminium émaillé noir. Cette trame accentue la verticalité de l'immeuble tout en lui donnant une échelle humaine.

Tout autre est la conception plastique de la tour Victoria. Ici, l'élément de construction s'efface devant la recherche des formes. L'esprit est baroque; il ignore l'échelle de l'homme, il n'a de rapport qu'avec lui-même. On ne compte pas les étages mais on évalue la rapport des trois coupures horizontales, des arêtes galbées qui accentuent le mouvement fuyant de la verticalité comme celui d'une colonne. Cet immeuble est le fruit d'une longue tradition latine; il est aussi l'expression la plus audacieuse d'une structure de béton.

Le dernier né des gratte-ciel est un produit local. L'immeuble de la Banque Canadienne Nationale domine la Place d'Armes de ses trente-deux étages. Il se compare avantageusement aux bâtiments déjà édifiés. S'il bénéficie de la Place d'Armes, qui permet un dégagement appréciable, la façade qu'il présente n'a aucun contact avec elle et le choix de son emplacement n'en est pas moins une erreur monumentale. Le voisinage de l'église

L'ÉDIFICE C. I. L. À MONTRÉAL

L'immeuble C. I. L., construit il y a environ sept ans, est un édifice d'une architecture rigoureuse et sensible, d'esprit classique. Haut de trente-trois étages, il est couronné d'une paroi à claire-voie qui dissimule les sorties mécaniques. La construction est composée d'une structure d'acier enveloppée d'un mur-rideau d'aluminium et de verre sur ses quatre façades, dégagées de tout service. Les services sont groupés au centre et libèrent tous les espaces vers l'extérieur. L'aluminium joue un rôle de premier plan dans l'habillage du bâtiment : aluminium noir des étages en larges bandes émaillées, fins meneaux au naturel accusant la verticalité du volume. À l'intérieur, on retrouve le même matériau utilisé avec discrétion pour souligner le verre et les divers revêtements : bois, formica, tissus.

Architectes: Skidmore, Owings & Merrill. Architectes d'opération: Green-
spoon, Freedlander & Dunne. (Photo Marcel Corbeau)



Notre-Dame et surtout du vieux Séminaire, l'un de nos monuments historiques les plus vénérables et les plus intéressants, aurait dû commander le respect. Après l'édifice Aldred, la transformation du dallage et l'agrandissement de la Banque de Montréal, cette nouvelle construction achève la détérioration de ce lieu historique qui avait une réelle valeur urbaine et architecturale. C'est un exemple de la confusion qui règne lorsqu'il s'agit d'établir la hiérarchie des valeurs, d'aller jusqu'au bout de ses intentions et de les structurer. La recherche d'un art urbain n'est pas une mode ou une fantaisie d'esthète: elle constitue le moteur de la civilisation. On sait pertinemment que cette situation est due avant tout aux exigences tyranniques de l'économie.

Dans ces conditions, nos agglomérations n'ont qu'à prolonger leur capharnaüm d'une génération à l'autre jusqu'à une éventuelle catastrophe générale qui permettrait un départ à zéro! Le mépris de l'interdépendance architecturale compromet sérieusement les qualités intrinsèques d'ensembles tels que le Westmount Plaza, œuvre admirable de Mies van der Rohe: sa proximité avec la maison-mère des Dames de la Congrégation engendre un total déséquilibre des valeurs. Cette pratique peut être valable dans le cas d'un voisinage appelé à disparaître, comme nous l'admettons dans certains secteurs vétustes ou en voie de transformation. Dans les cas cités plus haut, ce voisinage risque de durer encore quelques générations.

L'ARCHITECTURE RELIGIEUSE

Le Québec a la réputation d'être le lieu où les églises modernes offrent des solutions audacieuses et neuves; le sujet est passionnant, délicat et dangereux.

A l'origine simples constructions à peine signalées par le clocher, les églises ne différaient guère de la grande maison de pierres. Puis vinrent les inspirations et les pastiches de France, d'Italie, puis des pays anglo-saxons avec le néo-gothique.

Cette pratique s'est prolongée jusqu'à la génération qui nous précède. Sans oublier l'influence éphémère qui, avant la guerre, a suivi les conférences et le séjour au Canada du bénédictin Dom Bellot. La génération actuelle, après s'être libérée de tous les poncifs, profite largement des recherches sur le béton. Et aussi des transformations récentes des normes liturgiques. Nous sommes donc, depuis plus d'une décennie, témoins d'un éclatement des structures qui avaient figé les formes et le décor de nos églises, de nos temples, de nos synagogues. Les signes routiniers d'une architecture qui avait glissé vers la facilité sentimentale ont cédé la place aux conceptions fonctionnelles de l'abri sacré dressé pour accueillir les fidèles dans les meilleures conditions de communion. Les architectes ont donc imaginé, avec l'accord tacite du clergé, des plans en gradins, en éventail, en circonférence; des autels tournés vers les fidèles. La vue bien dégagée qu'exige ce nouveau contact de presque tous les sens a généralisé le parti du large vaisseau sans colonnes.

Les hangars à dirigeables de Freyssinet, les tours de ventilation à profil parabolique des usines et combien d'autres formes utilitaires aux lignes pures et dépouillées ont servi de modèle aux édifices religieux à la recherche d'une nouvelle identité. Que l'élément de construction utilitaire soit devenu motif d'architecture, rien n'est plus vrai, rien ne relève plus de la meilleure tradition. Mais qu'il devienne motif purement décoratif, on tombe dans l'ornière d'un pastiche privé cette fois du souffle religieux. Les exemples les plus valables sont dus, avant tout, au goût développé de certains architectes qui ont su combiner avec talent et habileté les formes les plus audacieuses du béton brut et du bois.

Mais l'architecture religieuse n'a plus de vérité, plus de spiritualité: elle demeure un acte de virtuosité. La grande simplicité de moyens et d'expression, la grande modestie seraient peut-être des portes entrouvertes sur la vérité de l'art sacré. Mais ne serait-ce pas là créer une autre formule?

Les nouvelles paroisses des diocèses de Québec et de Montréal, les régions de développement récent comme celles de Chicoutimi, de Sept-Îles ou du lac Saint-Jean ont vu surgir

des édifices religieux dont quelques-uns méritent une mention spéciale. La région du lac Saint-Jean, en particulier, a bénéficié de l'installation à Jonquière des architectes Saint-Gelais et Fernand Tremblay. On leur doit, entre autres ouvrages, deux églises dont les formes générales, par l'utilisation des voiles minces en béton, sans bavure, traduisent avec un sourire empreint d'une certaine finesse, la destination de leur espace et incite au recueillement par l'absence de recherche provocante. L'intérieur répond à l'extérieur, même si les motifs sculpturaux sont sans intérêt et si les murales constituent un hiatus par leur facture profane trop recherchée.

Cette décentralisation des valeurs à travers le territoire constitue l'indice d'une prise de position stimulante; celle-ci peut faire échec à la médiocrité qui sévit dans notre province depuis plus d'un siècle.

La région de Chicoutimi s'est également vue enrichie d'une église dont les qualités techniques et plastiques marquent une étape décisive dans l'évolution de notre architecture religieuse. La grande voûte conique imaginée par Paul-Marie Côté et Desgagné, traduite sans trahison par les calculs des ingénieurs, atteindrait à la pureté sans certains détails d'architecture qui amenuisent la plénitude de son volume dominant.

D'un tout autre ordre sont les églises édifiées dans le diocèse de Montréal. La plupart, en béton ou en bois, bénéficient des recherches techniques sur ces deux matériaux pour se

L'ÉGLISE SAINT-DENIS À SAINTE-FOY

Cette église, parmi les nombreuses autres dont les formes sont recherchées et même maniérées, offre un intérêt particulier à cause du mouvement de sa toiture, qui se relousse en fin clocher au-dessus de l'entrée et dont la frange forme une courbe gracieuse le long des façades latérales; à cause aussi de sa voûte, qui se structure en une surface légèrement gauche suggérant discrètement la carène d'une barque, en raison, enfin, de la franchise de son plan.

Le rectangle de la nef, légèrement gonflé sur les grands côtés, s'abrite sous la voûte charpentée dont les appuis, rejetés à l'extérieur, reposent directement sur le sol: les murs ne jouent ici que le rôle de voile rigide.

Derrière le chœur, une salle de réunion sépare le presbytère de l'église; un système de cloisons coulissantes dégage l'arrière du chœur et permet d'offrir un supplément d'espace.

Le béton, le verre et le bois lamellé dominant dans cette construction nette et subtile.

Architecte: Jean-Marie Roy. Ingénieur en structure: André Risi.



manifester dans l'expressionnisme et même le baroque. Le jeu exubérant des volumes, les génératrices de formes, les supports, les vides et les pleins sont traités avec une générosité de texture et de couleur qui font des œuvres intéressantes mais souvent maniérées et affectées. Il faut être un D'Astous pour se permettre de jongler sans faillir avec les formes les plus diverses et arriver à les faire servir à ses fins, tendues vers l'effet cherché, sans souci apparent de logique. Ce jeune architecte, issu de l'École de Frank Lloyd Wright, a doté la région montréalaise d'un ensemble d'édifices religieux dont plus d'un sont remarquables. Si les églises de Cartierville, de Duvernay, de Tracy, de Longueuil ou de Repentigny s'adressent aux sens plus qu'elles n'élèvent l'âme, elles valent par l'affirmation puissante de leur personnalité.

Dans la banlieue de la ville de Saint-Jean, une église particulièrement bien venue dans les proportions, l'emploi des matériaux, la finesse des détails et des éléments de culte: bénitiers, fonts baptismaux, autels, s'inscrit admirablement dans l'ensemble urbain du quartier: Saint-Gérard-Majella. C'est plus qu'une église, c'est un véritable centre paroissial, dont les activités peuvent s'étendre à divers domaines de la vie sociale moderne.

L'évolution sociale se fait sentir partout dans la province. Elle apporte des changements considérables dans la conception même des édifices du culte, qui deviennent des éléments incorporés à l'ensemble des services destinés non seulement à réunir les fidèles pendant de courts moments hebdomadaires, mais aussi à recevoir les paroissiens pour toutes sortes de manifestations d'ordre éducatif et culturel. Véritables reflets de la société, ces centres pourraient devenir le noyau de la paroisse si les valeurs traditionnelles ne meurent pas faute de compréhension ou d'adaptation d'une part, d'indifférence d'autre part. De tels centres surgissent au bout d'un acheminement long et parfois laborieux. Ils s'organisent d'abord socialement avant de se concrétiser architecturalement.

LES CENTRES UNIVERSITAIRES

Les universités sont les témoins du dynamisme actuel de la jeunesse. De nouvelles facultés ont surgi à l'Université Laval, à l'Université McGill, à l'Université de Montréal, à l'Université de Sherbrooke.

Laval s'est installée sur un nouvel emplacement, laissant de côté les bâtiments vénérables de la vieille ville. Le plan d'ensemble créé par Édouard Fiset est une véritable ville romaine avec son *cardo* et son *decumanus*. Cette solution rigoriste tient compte du terrain sensiblement plat, sorte de plateau dominant la vallée de Saint-Charles et les contreforts des Laurentides. Nos souches nationales, notre particularisme, la ville elle-même nous imposaient cette vue cartésienne de l'esprit: l'Université de la vieille capitale se devait de ne pas imiter docilement les universités de nos voisins anglo-saxons. Ce parti présente évidemment des obligations d'ordre urbain auxquelles les premières constructions pouvaient difficilement se soumettre: le terrain vierge déroutait les architectes appelés à édifier des bâtiments sans possibilité d'alignement ou d'équilibre. Certaines universités avaient sur Laval l'avantage d'avoir été conçues architecturalement d'une seule venue et exécutées d'un seul jet où le jeu des espaces construits n'avaient pas eu à souffrir de cette mise au point chronique que nécessite l'addition régulière de facultés nouvelles. Une commission architecturale consultative, très écoutée par l'Université, apporte une aide précieuse par la coordination qu'elle établit entre les divers projets: les Sciences humaines, la résidence des étudiantes, celle des étudiants, la Faculté d'agriculture et la Bibliothèque ont bénéficié de nombreux contacts dont s'est dégagée une ligne générale, malgré certains compromis inévitables. Les bâtiments s'accordent comme les membres d'une famille où chacun conserve sa personnalité.

L'Université McGill, à Montréal, est une institution vénérable dont l'ensemble architectural a conservé un charme fascinant. Elle s'est augmentée depuis trois ans de plusieurs édifices d'une très haute tenue, dont quatre ou cinq sont de toute première valeur. L'utilisation du béton prémoulé, l'échelle, le rythme

des modules, le rapport entre les constructions anciennes et les nouvelles ont sauvé jusqu'à un certain point l'unité architecturale. Les architectes, sensibles à ces impératifs, ont fait montre d'un esprit finement civilisé. L'immeuble Stephen Leacock, par l'emploi général du béton texturé et des panneaux prémoulés, donne à la construction homogénéité et vérité, en lui conférant une pérennité qui le rattache aux œuvres qui demeurent. Les divers immeubles qui se mêlent aux maisons du quartier environnant se fondent en un tout cohérent. Ainsi le caractère de ce quartier est respecté. Une seule et grave erreur se manifeste pourtant: la tour circulaire, médiocre dans ses proportions et ses détails, qui abrite la Faculté de médecine.

Sauf exception, l'Université de Montréal ne s'est guère enrichie d'architecture valable. Les essais d'urbanisme ne sont pas plus convaincants: le désir à tout prix de faire paysagiste a engendré des solutions de faux pittoresque plus à leur place aux abords des autoroutes.

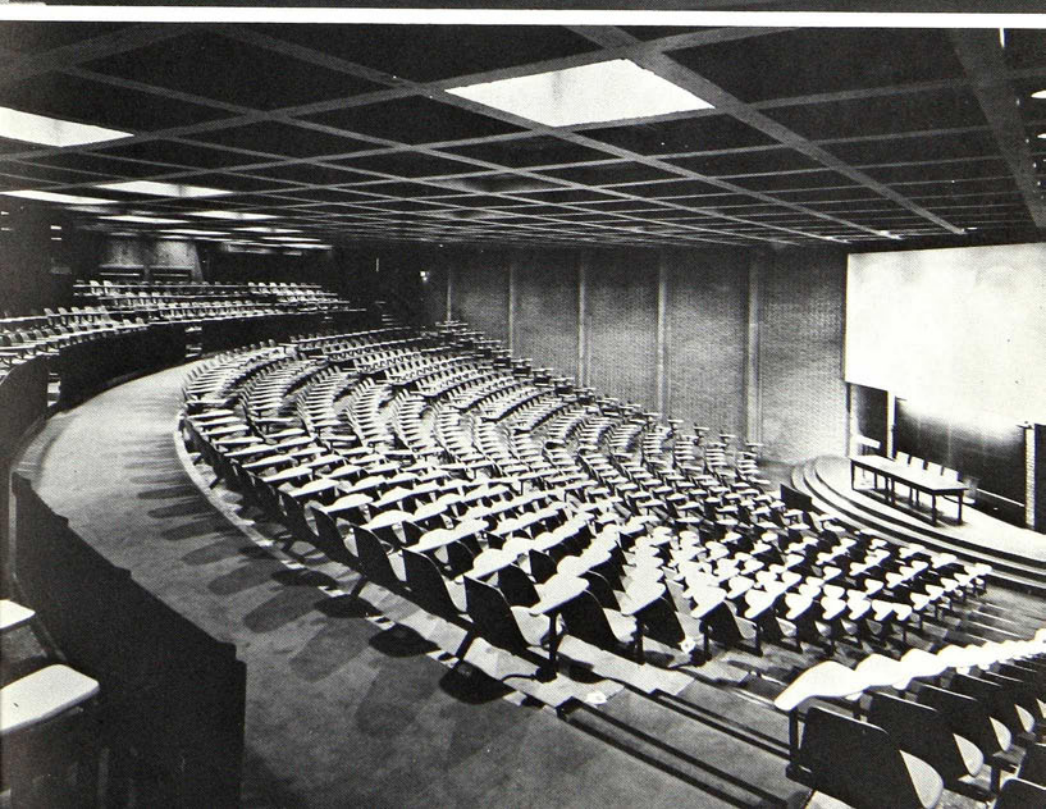
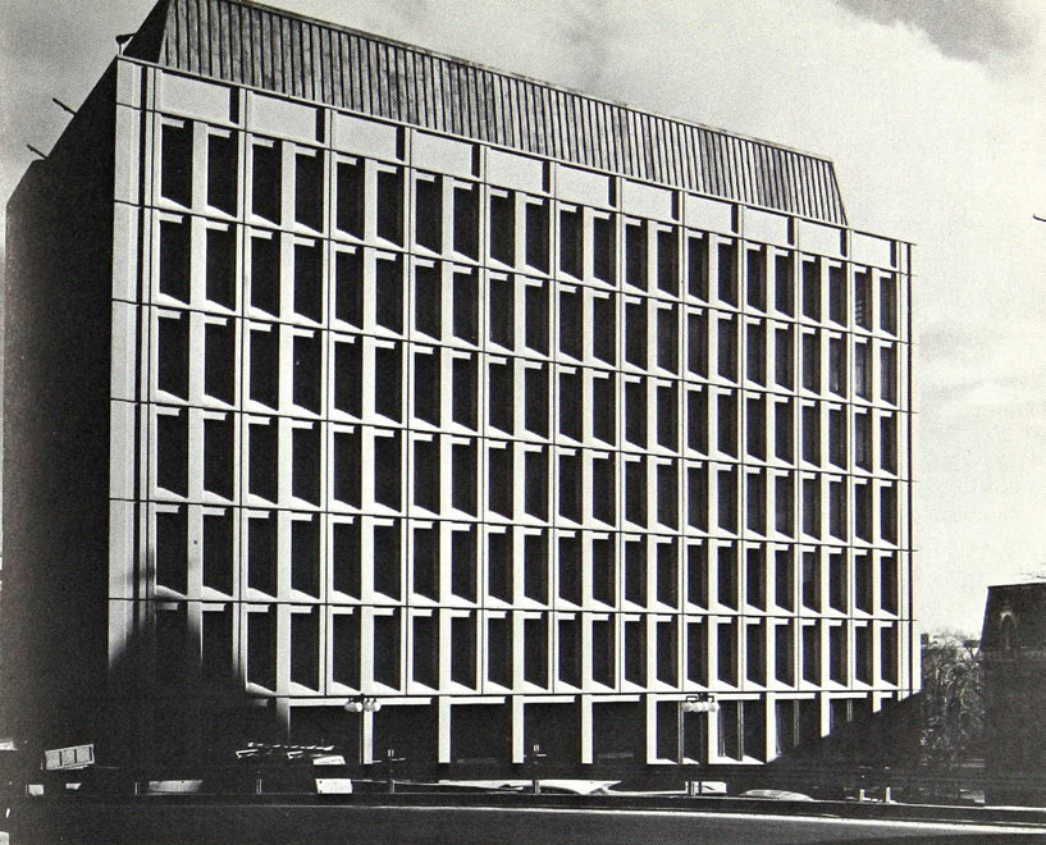
Le centre sportif apporte une solution astucieuse par l'ambivalence de sa destination. Le parti s'affirme avec beaucoup de vigueur, la plastique s'impose par sa forme en portefeuille: c'est une œuvre intelligente. Ici le béton a remplacé la brique jaune qui donnait le ton général aux premiers bâtiments élevés sur ce terrain accidenté.

La tour-résidence des étudiantes a valu aux auteurs une médaille Massey. Conçue pour l'orientation maximum, la tour se déploie en plis de verre et de béton comme une enveloppe épousant le contour d'un plan organisé en cellules juxtaposées. Le jeu multiplié des facettes agrémenté un volume qui procède

ÉDIFICE STEPHEN LEACOCK, UNIVERSITÉ MCGILL, MONTRÉAL

Le problème primordial était de lier cet édifice à l'architecture existante. Le corps de bâtiment horizontal, en verre, tient à l'écart la masse des dix étages de l'immeuble principal qui, par son volume et ses génératrices de formes, ne nuit aucunement au Redpath Hall. Le simple rappel des bow-windows suffit à créer l'ambiance traditionnelle qu'on trouve dans le quartier. La toiture en cuivre et les murs de béton prémoulé, dont les agrégats sont bouchardés ou passés au jet de sable, ont la couleur et la texture des maisons avoisinantes. Les salles de cours se distribuent horizontalement, alors que les salles d'études et les bureaux sont logés dans la tour.

Architectes: Affleck, Desbarats, Dimakopoulos, Lebensold, Sise, assistés de Thomas E. Blood, Allan Thomas, A. Bagi. Ingénieurs en structure: Eskanazi & Baracs. (Photos Han-Sa)



de l'organisation intérieure. Le pavillon des salles de cours qui flanque l'aile ouest du grand édifice de l'Université est une œuvre marquante par son caractère massif, ses proportions, ses détails et ses matériaux, dans cet ensemble qui risque de tourner à l'hétéroclite si on ne veille pas de plus près à l'unité architecturale sur ce terrain particulièrement difficile.

Les universités se classent parmi les établissements en perpétuelle évolution. Elles doivent s'adapter sans cesse à de nouvelles conditions, qui plus est, faire des prévisions. La conception d'ensemble d'un tel programme doit permettre la poussée de nouvelles cellules dans toutes les directions sans nuire aux fonctions des bâtiments déjà établis ni à l'harmonie, et surtout sans altérer l'esprit de l'établissement.

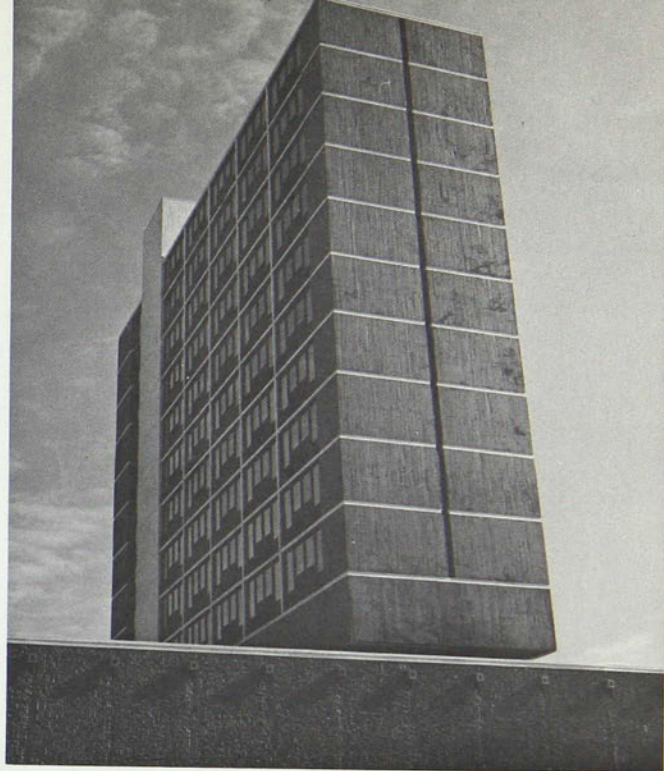
LES CONSTRUCTIONS SCOLAIRES

L'éducation a priorité dans le Québec. Tout est remis en question: des rapports d'enquête formulent de nouvelles conceptions dans tous les domaines, allant de la restructuration, de l'orientation, de la spécialisation, de la réadaptation jusqu'au développement et au groupement des disciplines existantes et à la création de nouvelles matières. C'est l'éclatement des routines sociales, tout le monde en convient, qui a stimulé l'instinct de conservation et relancé cette conscience nationale que l'on découvre sous des formes diverses bien ancrée chez les jeunes. On eut alors la soif de s'aligner sur les forces vives de tous les pays. Cette poussée entraîna fatalement l'établissement de constructions-cadres, capables de répondre aux exigences de cette nouvelle formation propre à modifier la manière de vivre du Canada français.

LE COLLÈGE DE JONQUIÈRE

Cet édifice oppose deux tendances, deux volumes. L'un vertical, essentiel, finement souligné de surfaces et d'ouvertures, sans camoufflage; l'autre, horizontal, recherché, quelque peu baroque dans le détail, dont les appositions de matériaux revêtent des formes si accentuées qu'elles dépassent parfois le point de saturation. L'auditorium, ouvert en éventail, échappe à cet excès; le gymnase aussi, réduit à l'essentiel, mais un essentiel toujours exprimé avec une personnalité généreuse.

Architectes: Saint-Gelais, Fernand Tremblay, C. Tremblay, André Labbé.
(Photos Kriber)



On ne peut toutefois s'empêcher d'éprouver une certaine appréhension devant la contradiction qui s'établit entre le désir irrésistible de se donner un enseignement conforme à ses aspirations nationales et l'acceptation passive de vivre dans une ambiance, certes conforme à toutes les normes matérielles du confort, mais la plupart du temps empruntée de toute pièce. Tout se passe comme s'il s'agissait de démontrer l'absurdité, dans la pratique, des théories enseignées. Il ne s'agit pas de rejeter a priori des solutions valables, non plus que d'accepter béatement des conceptions étrangères à notre désir d'être, mais d'apporter des solutions résultant d'une spiritualité nationale. À ce titre, les bâtiments scolaires devraient nous singulariser.

Devant la profusion des solutions qui se sont concrétisées ces dernières années, il est difficile de faire le point. Les conceptions les plus diverses se sont opposées tant en Europe qu'aux États-Unis, nous entraînant dans des essais variés. Si on fait abstraction de toute considération nationale, plusieurs réalisations sont des œuvres transcendantes par l'expression du plan et les qualités architecturales. Deux tendances s'affrontent: le plan massif qui convient davantage aux grands établissements, et le plan délié qui permet une orientation adéquate et une recherche plastique lyrique plus en accord avec le sens poétique de l'enfance.

L'école élémentaire Bois-Joli, à Saint-Hyacinthe, est l'une des plus vivantes constructions scolaires édifiées au Québec, aussi bien pour l'architecture intérieure, le détail et la souplesse du plan que pour les volumes extérieurs, coiffés de toitures en pavillon surmontées de lanterneaux qui leur donnent un aspect légèrement japonisant. Quelques architectes se sont partagé l'étude et la réalisation d'écoles dont plusieurs sont architecturalement des œuvres remarquables. L'école Bois-Joli de Jean Michaud et la maternelle de Jean-Marie Rou et Gilles Côté sont deux constructions minuscules en comparaison des complexes scolaires édifiés par les architectes Saint-Gelais, Fernand et Charles Tremblay, à Jonquière et à Dolbeau, ou de l'école Samuel-de-Champlain, de René Richard; sans oublier l'école élémentaire Marguerite-Bourgeois, des architectes Jodoin, Lamarre, Pratte, Carrière, au plan si sensible, qualité qu'on retrouve en élévation et dans les

intérieurs, rigoureux, dépouillés, mais jamais pauvres. On peut également retenir le High School de Lachine, qui se développe en une façade hyperbolique dont le revêtement de céramique souligne l'ordonnance classique de la fenestration. Toutes ces écoles possèdent des qualités plastiques indéniables, qu'on aimerait voir sourire et se mêler à la nature, indispensable complément de l'architecture.

LES GRANDES RÉALISATIONS

Les grandes réalisations sont les points d'attache de la structure démographique d'une agglomération. La salle Wilfrid Pelletier de la Place des Arts fut inaugurée en 1964. Les Montréalais mesurèrent alors une nouvelle dimension de la Cité. Un nouveau jalon marquait le carrefour de rencontres qui pouvaient souder cette mosaïque de toutes couleurs qu'est Montréal. Et ce, sous le signe désintéressé de tous les arts.

Première étape d'un programme comportant trois édifices de même destination, la salle Wilfrid Pelletier, tant attendue, fut le point de mire de toute une population qui la prit d'assaut dès les premiers spectacles. Des abords bien dégagés, une ordonnance qui se développe avec souplesse, trois mille places confortables, une ouverture de scène aux dimensions respectables, une installation technique répondant aux dernières exigences de la mise en scène, et enfin, tous les services adéquats: vestiaires, bars, salles de repos, etc., font de ce vaste vaisseau à colonnade, aux formes courbes et obliques, le lieu d'échanges collectifs spontanés. La rigueur un peu sèche de sa façade est heureusement atténuée par la courbe enveloppante de son foyer et par les éléments de métal des ouvertures. On ne chicanera pas tant l'architecture que les insuffisances ou le manque d'affirmation des accès du garage au vestibule, qui se font par des moyens étriqués, ou les dimensions et l'arrangement boiteux de la cage de scène: les spectacles élaborés que nous a vus l'Expo en firent la démonstration. Il est certain que les architectes n'ont pas eu la possibilité de pousser leurs recherches comme ils l'auraient voulu.

Depuis le mois d'avril 1967, un nouvel édifice est venu s'ajouter à la Place des Arts. Il comprend deux salles superposées dont une enquête a fixé les dimensions et les destinations. Alors que la grande salle, dans son aspect extérieur, est toute en courbes et en obliques, d'un volume relativement plein, le nouveau bâtiment est une cascade de cubes sur une base en retrait. Aucun lien, aucun passage ne s'établit entre les deux compositions, si ce n'est celui du construite. Le caractère quelque peu agressif de l'extérieur prend, à l'intérieur, un aspect impressionnant par le jeu des escaliers, des balcons et des alvéoles imbriqués. Le grand foyer de la salle supérieure Maisonneuve permet aux spectateurs de se mêler en un commun espace d'où l'on découvre le panorama de la ville. La salle, de conception européenne comme sa grande aînée, s'apparente à celle-ci par l'ambiance; le spectateur, dans l'attente du spectacle, ne peut se lasser du rideau de laine de Mariette Vermette. Mais la petite salle Port-Royal nous réserve la réussite la plus spectaculaire. De la distribution des espaces, de leurs proportions, matériaux, couleurs, éléments décoratifs, se dégage un air de somptuosité, annonciateur du spectacle. Dès l'entrée, par l'arrière, on découvre une cascade de sièges qui dévalent de gradin en gradin, jusqu'à la scène: c'est l'unique décor et un décor unique de tissus aux tons alternés d'oranges, de mauves, et de rouges variés; le plafond, tendu de bandes de métal, donne l'impression d'une tente; les murs, revêtus de panneaux perforés gris noir, restent subordonnés au parterre et à la scène.

D'autres ensembles d'importance se sont élevés sur le territoire, ou sont à l'état de projet, sinon en construction. Le Grand Théâtre de Québec de Victor Prus, qui fit l'objet d'un concours, a la symétrie puissante d'un tronc de pyramide. On attend son édification avec impatience. On a construit, depuis peu d'années, des centres sportifs aux formes audacieuses, dont le Gymnase et la Piscine de la Police et le centre Paul-Sauvé. Le Palais de Justice de Saint-Hyacinthe ne manque pas d'intérêt. La bibliothèque de Ville Mont-Royal se rattache aux expressions nettes et massives du béton et de la brique pour s'harmoniser avec le bureau de poste de la même localité, construit à une époque où on revêtait encore le béton. Le dernier né des immeubles

qui offrent un intérêt soutenu est le centre Saidye Bronfman, noire cage de verre et de métal, tout horizontale et classique, de Madame Phyllis Lambert, architecte.

L'HABITAT: LES ENSEMBLES DOMICILIAIRES

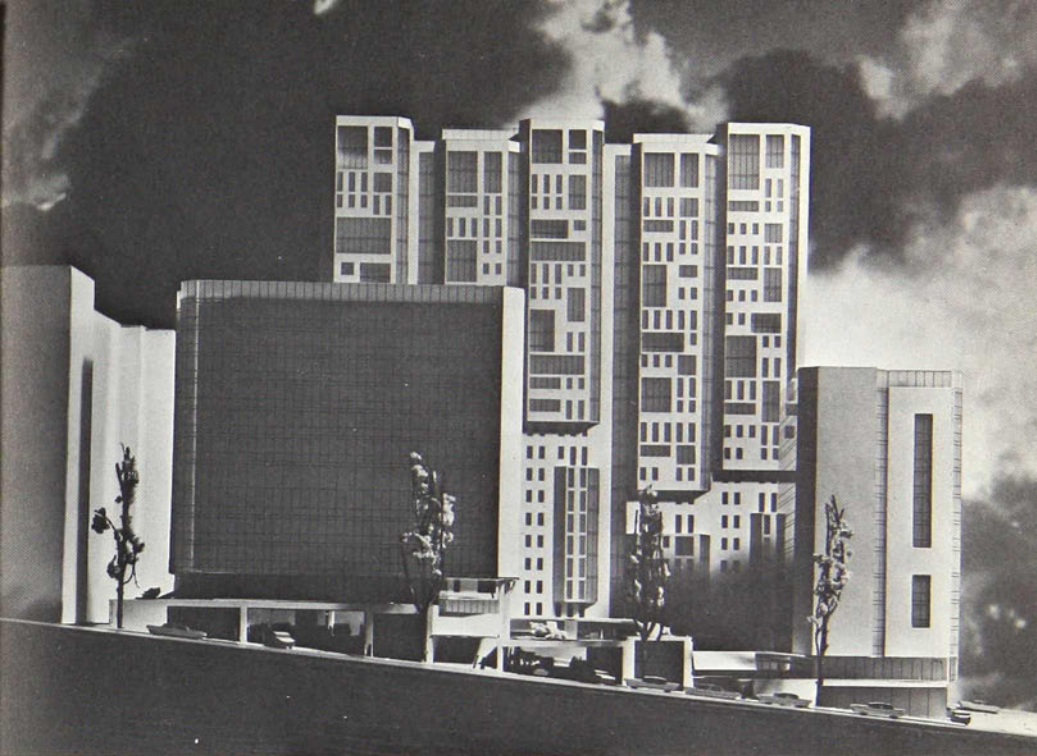
Une densité de population qui se presse de plus en plus dans les régions urbaines, une utilisation plus rationnelle et plus rentable du terrain devenu plus précieux, une acceptation de nouvelles conditions de vie mieux organisées matériellement, voilà quelques facteurs d'évolution mondiale qui ont chez nous des répercussions telles que le caractère fondamental de notre architecture se transforme à vue d'œil. La coutume, nécessitée par des impératifs géographiques, de former des agglomérations filiformes entre la route et la rivière ou le long de rues interminables, a presque disparu. Elle tend à céder la place à des systèmes d'unités ou de cellules dont les éléments vont du groupement de maisons isolées, jumelées ou mitoyennes disposées autour de centres d'intérêt général, aux cellules agglomérées en un volume unique, comme nous le propose Habitat 67, ou à l'aménagement de quartiers entiers, tels le centre Jeanne-Mance ou la Petite Bourgogne, à Montréal. Là comme dans les autres manifestations architecturales, le projet est formule imposée du dehors ou source de renouvellement, selon son degré d'affinité avec notre personnalité réelle.

Nous avons donc conscience d'un phénomène de transformation adapté au rythme de la vie actuelle, qui devrait bousculer les habitudes de la spéculation pour les amener à des conceptions contrôlées, plus évoluées socialement. Les espaces « villes-dortoirs » monotones et faussement pittoresques doivent faire place aux grands ensembles domiciliaires complets, composés de logis de toutes catégories harmonieusement répartis autour d'un centre d'activités religieuses, sociales, commerciales.

On trouve déjà dans les grandes agglomérations des ensembles concentrés d'habitations en hauteur, plus encore, des immeubles isolés, mais pour la plupart concentrés dans les quartiers

où la rentabilité est à peu près assurée. Les règlements municipaux d'une ville comme Montréal, par exemple, en exigeant une proportion de surface libre sur un terrain à bâtir, encourage l'édification d'immeubles de rapport aérés et qui possèdent une entité architecturale. Ces immeubles acquièrent un caractère propre. Si les édifices commerciaux s'expriment en une structure et un revêtement dépouillés, les immeubles d'appartements s'accommodent mieux d'une architecture modelée en épaisseur où les balcons, les loggias, les bow-windows et les baies combinées apportent une fantaisie quelque peu baroque ou le rappel, avec un certain humour, de l'architecture urbaine de nos grands-parents. Certains architectes néo-canadiens ou d'autres de passage ont très bien saisi le parti qu'ils pouvaient tirer des éléments caractéristiques de notre architecture. Ils ont ainsi établi un lien de continuité. Ce genre d'immeuble est en général occupé par des familles ou des individus entraînés, pour des raisons diverses, à vivre au rythme urbain. Dans des enquêtes établies sur les préférences des citoyens touchant l'habitation, la majorité a évidemment opté pour la maison individuelle avec espace de verdure et, au besoin, jardinet fleuri. Mais cette majorité ne voudrait en aucune façon être privée des avantages de la grande ville. Ce double fait vient en partie de ce que les villes se sont gonflées d'une population rurale qui a transmis aux enfants ses choix et ses habitudes.

Au fur et à mesure que la mentalité se transforme, les quartiers changent de visage pour se mettre à la disposition d'une masse attirée, sinon conquise par les avantages d'une certaine libération domestique. Jusqu'ici le grand empêchement à l'établissement généralisé des maisons de rapport demeure le coût relativement élevé de la construction, qui limite les indispensables précautions prises pour enrayer le bruit et installer un équipement de qualité. Nous ne souffrons pas encore ici de la promiscuité due à l'entassement d'immeubles à loyer modique, sans services sociaux, qui a entraîné ailleurs l'organisation de « gangs » aigris par l'injustice sociale dont ils se sentent les victimes. Ceux qui doivent veiller au bien-être des citoyens ont l'obligation de leur assurer le minimum de confort matériel et moral par des règlements obligeant les promoteurs à utiliser tous les moyens



UN PROJET D'IMMEUBLE DE RAPPORT À MONTRÉAL

Des architectes étrangers, appelés chez nous pour collaborer avec les nôtres, ont découvert, avec un œil neuf, des particularités qui nous échappaient. Ainsi, dans ce projet de l'éminent architecte italien Gio Ponti pour un ensemble domiciliaire destiné à s'élever dans un quartier centre-ouest de Montréal, les caractéristiques des éléments architecturaux un peu désuets, en faveur il y a environ quatre-vingts ans, ont servi à composer des volumes à bow-windows qui s'allient à l'esprit du quartier.

Architecte du projet: Gio Ponti. Collaboration de Nathan Shapiro (New York) et de Jacques Folch-Ribas (Montréal).

(Photo Studio Ponti Fornaroli Rosselli)

éprouvés pour préserver la liberté individuelle et faciliter aux résidents le travail, les loisirs et le repos. Dans certains pays d'Europe, les municipalités sont propriétaires d'ensembles domiciliaires très bien conçus et administrés, à l'usage des économiquement faibles. Dans le Québec, il est interdit aux municipalités d'entrer en concurrence avec l'entreprise privée. Toutefois, la ville de Montréal a lancé l'opération Jeanne-Mance, réalisée depuis quelques années, et se prépare à lancer celle de la Petite Bourgogne; des sociétés privées régissent ou régiront ces deux ensembles.

L'île des Sœurs présente le projet d'une unité complète d'habitations, avec ses divers types de logements en liaison avec les services publics, les loisirs et le commerce. Ce projet n'offre pas de conception originale ni de caractère particulier, mais il est aéré et promet de s'adapter à la nature environnante. Son emplacement sur une petite île, en face de Montréal, le circonscrit à son périmètre original et protège la densité prévue de sa population. Cette expérience a ainsi des chances de susciter, par sa particularité, une ville satellite intéressante et, de toute façon, sans précédent; en effet certaines villes de la région métropolitaine, à l'origine villages séparés par une zone maraîchère, se sont soudées à la métropole qui poussait ses tentacules dans tous les espaces récupérables, et d'autres, créées de toute pièces, sont maintenant littéralement absorbées en dépit de leur indépendance administrative. On trouve, de l'autre côté du fleuve, sur la rive sud, mais de façon sporadique, un phénomène différent, dû à l'obstacle de l'eau. Ici, les villes gardent leur indépendance de contours. Prévile est un modèle d'art urbain domiciliaire. À l'origine, des règlements très détaillés, allant de l'architecture à l'harmonie des couleurs en passant par le choix des matériaux et l'environnement, mettaient les résidents dans l'obligation de se soumettre à une unité d'expression disciplinée. Le caractère quelque peu candide de certaines restrictions d'ordre décoratif, l'individualisme jaloux de plusieurs résidents ont rendu la législation inopérante.

Les projets d'ensembles domiciliaires, comme celui des pentes du Cap-Diamant, à Québec, ou les dernières réalisations de toutes catégories dues à l'entreprise privée, d'une densité poussée à la limite, sont l'objet d'une étude plus rationnelle des éléments d'habitation, plus serrée dans la composition et, de ce fait, possédant une unité qu'on ne confond plus avec l'uniformité. Mais les provinces voisines, surtout celles de l'ouest, nous dépassent largement pour ce qui est de la qualité architecturale, de même que dans le rapport des volumes et des espaces libres.

Un contrôle sévère et, en contrepartie, un encouragement sérieux enrayeraient la détérioration irrémédiable des zones-cintures de nos agglomérations ainsi que de la nature de notre province.

Découvrir une mer de toitures en tuiles roses ou brunes, en ardoises, ou des toitures en terrasse coiffant des formes et des couleurs de même famille sans être uniformes ni jamais monotones, c'est comprendre le véritable sens de la vie communautaire, qui s'organise d'un seul tenant autour des édifices publics en leur demandant de jouer pleinement leur rôle architectural. Certaines villes ont atteint un degré d'harmonie tel qu'il est impossible d'y rien changer sans les déséquilibrer: leur vitalité est alors assurée par la juxtaposition d'une ville annexe.

LA MAISON

Si les maisons de ville doivent contribuer à l'harmonie de l'agglomération entière par une sorte d'imbrication des éléments, la maison dans la nature doit, de mille et une manières, se marier au sol, à la topographie, à la végétation de l'espace environnant.

Nous sommes conscients de l'attraction qu'une maison authentiquement belle exerce sur notre sensibilité, qu'elle sorte littéralement du sol, que par l'utilisation d'une texture moderne elle s'allie à l'environnement ou que, dominant cette nature, elle la discipline à l'image de la pensée qu'elle incarne. Dans la campagne de notre province, chacun en convient, la maison ancienne, en pierre ou en bois, s'accroche admirablement bien au sol et demeure étonnamment vivante, plus vivante et plus vraie que les maisons stéréotypées qui se sont substituées à elle par économie d'espace et de matériaux, par obéissance passive à une mode ou par manque de spiritualité. La véritable architecture vivante se trouve souvent davantage dans les constructions utilitaires: ainsi les bâtiments de ferme et les granges conservent, acquièrent même, par contraste, une valeur plastique qu'a perdue l'habitation. Depuis quelques années, le mal n'a fait que s'aggraver. On peut s'en rendre compte simplement en se baladant sur les routes bordées de maisons malencontreusement imitées de maisons urbaines médiocres et dont la conception et la facture sont complètement étrangères à l'environnement.

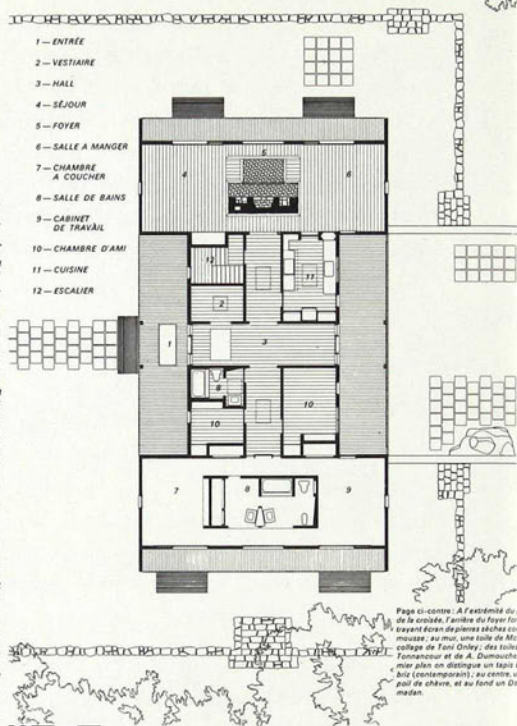
LA MAISON D'UN ARCHITECTE

Cette résidence qu'un architecte a construite pour lui-même dans les Laurentides est classique dans toute l'acception du mot. Elle l'est par la symétrie du plan, par l'ordonnance du volume composé, comme une « folie » du XVIII^e siècle, sur deux axes, avec entrée sur l'axe principal flanquée de deux corps de retour; elle l'est aussi par ses prolongements en jardin architecturé et enfin par l'implantation qui tient compte, à l'instar de ses célèbres devanciers, des déploiements de la nature en rapport avec les échappées, l'orientation et la destination des pièces.

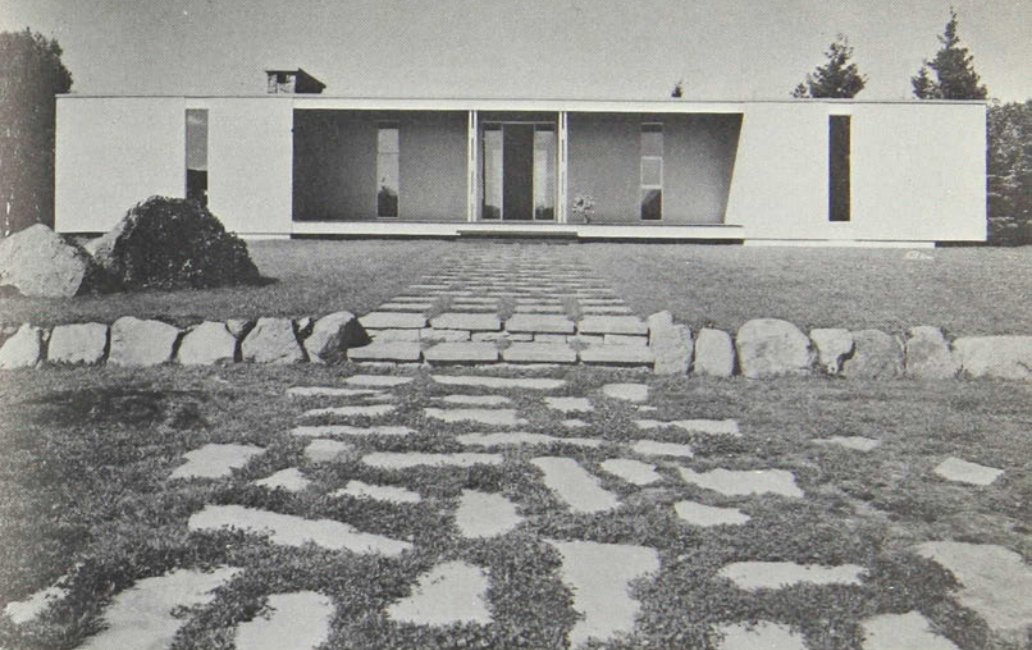
Les dégagements en forme de croix qui participent du hall et de la galerie de tableaux délimitent les fonctions en zones repos et séjour situées aux extrémités. Ces deux secteurs communiquent par une large véranda, d'où la vue plonge sur un jardin de plain-pied avec l'étage en contrebas, destiné aux occupations artisanales du tissage. Des services sont logés dans les espaces intermédiaires: escalier cuisine et aussi deux chambres d'amis. La façade sur l'entrée n'est percée que de rares ouvertures, étroites comme des meurtrières, alors que les pièces de séjour et de repos sont largement ouvertes sur la nature.

La construction tant à l'intérieur qu'à l'extérieur, est de bois peint ou ciré et repose sur une fondation de béton. Les ouvrages de terrassement et les murs du jardin sont en blocs de béton et en pierres des champs. Le domaine est complété par une piscine en gradin de forme ovale, attenant au sauna et à divers services pour le bain et le jardinage.

Architecte: Charles Elliott-Trudeau.
(Photos Vie des Arts)



Page ci-contre: À l'extrémité du gradin de la croisée, l'anneau du foyer forme un écran de pierres sèches couvertes mousses au mur, une table de Michel et collage de Ferni Orley; des tables de J. G. Lussan et de St. Dumouchet; au premier plan on distingue un tapis Oscar de la Bière (contemporain); au centre, un tapis poil de chèvre, et au fond un Gazon médian.



ronnement. L'environnement est le facteur par excellence qui devrait déterminer l'expression architecturale d'une maison à la campagne, par l'interpénétration des deux éléments: architecture et nature.

Dans le capharnaüm actuel, on peut cependant déceler des maisons de saine architecture, rationnelles et sensibles, qui ne sont pas nécessairement luxueuses ni spacieuses, qui sont même souvent modestes. Ces maisons semblent avoir conclu un pacte avec la nature.

Quelques résidences, à Montréal, des maisons en province firent, il y a une trentaine d'années, l'étonnement de ceux qui s'intéressaient à l'architecture, non que ces constructions fussent étonnantes, mais elles laissaient perplexe: plusieurs n'ont rien trouvé en elles qui puisse susciter l'admiration des jeunes pour leur architecte, Marcel Parizeau, disparu prématurément en 1945. Il ne fut ni un précurseur ni un révolutionnaire, mais un novateur qui remit en question les valeurs essentielles de l'architecture en enseignant la vérité des formes, l'économie des moyens et la sensibilité des proportions. Son goût sûr a valu au Québec quelques demeures qui ont dérouté plusieurs de ses détracteurs, mais elles ont aiguillonné toute une génération. Son influence ne put s'exercer longtemps, mais elle se fraya peu à peu une voie, même si ce fut par des détours qui en firent oublier les sources.

La réalisation d'une maison est pour l'architecte une pierre d'achoppement. Le projet est exaltant, mais la tâche est ingrate et trop souvent déconcertante, car l'œuvre peut se détériorer avec une trop grande facilité par l'apport, après coup, d'objets étrangers à la conception de l'architecte. Parfois aussi, celui-ci pêche par une recherche exagérée ou trop personnelle, cherchant à imposer une esthétique, oubliant qu'il est au service de la société qu'il doit guider. Mais il est d'exceptionnelles réussites.

À Saint-Sauveur-des-Monts, une résidence qu'un architecte a réalisée pour lui-même est plus qu'une réussite: c'est une œuvre unique qui rejoint les grandes ordonnances classiques. Et pourtant, cette maison cubique, de dimensions moyennes, est parfaitement de notre époque.

La symétrie rigoureuse de son plan et de son volume est la manifestation d'un esprit à la fois cartésien et sensible. Chacune des quatre façades donnant sur une nature diversifiée correspond à des fonctions différentes. Autour de la maison, les accidents de terrains se disciplinent et deviennent terrasse, talus ou jardin. En plan, un dégagement cruciforme assure la distribution des pièces. Il relie, d'une part, l'entrée à la grande véranda, d'autre part, les pièces de séjour à l'aire de travail et de repos. La construction, extérieur et intérieur, faite de bois peint en blanc sur les murs, de pin ciré aux murs et plafonds, abrite une collection de tableaux et de sculptures, de meubles anciens et modernes de provenance scandinave ou française, et d'objets divers qui font de cet ensemble le foyer d'un véritable art de vivre.

COMMERCE ET INDUSTRIE

Le commerce, l'industrie, et en général le monde des affaires se traduisent en architecture par des formules presque exclusivement *U.S.A.* Les zones industrielles, de grande ou de moyenne industrie, font partie de cette catégorie d'établissements qui, à l'instar de tous les pays, ont transformé l'aspect général du Québec, mais en lui donnant ici un caractère nettement américain. Les réalisations n'apportent rien du point de vue architectural, si ce n'est la tenue un peu sèche des bâtiments administratifs d'usines et de leur prolongement qui devient tapis de gazon. Aucune industrie lourde n'est venue, ces dernières années, marquer le paysage de son architecture apocalyptique, comme le signe concret d'une économie maîtresse de ses destinées. Les bâtiments qui abritent la General Motors, à Sainte-Thérèse, sont plaisants, mais n'offrent rien de particulier. Le spectacle le plus ahurissant qu'on puisse voir nous est déjà familier. Il se situe de part et d'autre de la rue Sherbrooke, à la sortie est de l'île de Montréal: les raffineries de pétrole qu'on y trouve, implantées au fur et à mesure des besoins, sans plan concerté, s'échafaudent en structures et s'étalent en cités de réservoirs cylindriques plus troublantes que les sculptures cinétiques d'un Schöffler, qui rassurent par la gratuité de la recherche et la spiritualité du résultat.

En marge des travaux industriels proprement dits, mais assimilables à cette catégorie, se situe le complexe de barrages que l'Hydro-Québec édifie à la Manicouagan, sur la côte nord du fleuve Saint-Laurent: c'est une magistrale entreprise qui, au point de vue de l'harmonisation générale, possède une architecture indéniable. Manicouagan 5 est gigantesque et grandiose. Ses voûtes de béton, parmi les plus grandes du monde, arc-boutées à la masse d'eau, ont un caractère quasi mythologique.

Ces constructions utiles, génératrices de formes épurées aux proportions exactes avaient, dans sa jeunesse, impressionné le grand Le Corbusier: les silos à grains du port de Montréal avaient longtemps laissé les foules indifférentes, jusqu'à leur récente redécouverte, lors des aménagements de *Terre des Hommes*.

Un phénomène a modifié considérablement la physionomie urbaine du Québec lorsque les centres commerciaux se sont installés dans les quartiers excentriques des villes et dans les banlieues. Cette centralisation du commerce de boutiques était une nécessité aux États-Unis, dans les quartiers étendus des villes-dortoirs conçues pour l'automobile. Ce système urbain s'étant imposé à nous, le reste fatalement devait suivre. Le Québec, comme l'ensemble de l'Amérique, se mit au rythme de cette manifestation sociale importée de toutes pièces, à telle enseigne que le système entier, le programme et souvent les plans nous arrivent tout faits. Un certain centre de la banlieue a ainsi été conçu en Californie et transplanté dans les neiges du Canada avec ses palmiers artificiels, afin de créer la note exotique susceptible de plaire à l'acheteur.

Si les premiers centres, relégués derrière une vaste aire d'asphalte, avaient un air rébarbatif, ils se sont bien améliorés depuis, dans la conception même de l'implantation aussi bien que dans l'architecture. Le centre Rockland constitue dans ce genre un point d'aboutissement. Certains matériaux et certaines formes, surtout dans les constructions accessoires, conviennent plus ou moins à notre climat, mais le plan très vivant de l'ensemble, avec ses cours agrémentées de sculptures, de jeux et de

plantations diverses, la texture et la composition des murs, la discipline de l'affichage en font l'un des endroits commerciaux les plus attrayants de la région montréalaise.

Les abords de la vieille Capitale sont aussi carrément conçus à l'américaine, mais ils le sont avec équilibre et dans des espaces largement mesurés. La réputation du Québec historique est universelle; on peut donc s'étonner de trouver aux villes limitrophes un caractère architectural qui ne répond d'aucune façon à la réputation de la ville *intra muros*. D'un esprit qui a résolument rompu avec les traditions, ces agglomérations possèdent tout de même une qualité commune d'unité, par un accord tacite des formes générales et des matériaux. C'est un problème de stationnement qui incita le commerce à trouver des formules capables d'attirer une clientèle en dehors du centre-ville congestionné. Les centres commerciaux furent donc des établissements qui prirent naissance par le groupement de marchands désireux d'ouvrir des succursales pour une clientèle motorisée, incapable de se déplacer et de se garer dans les quartiers congestionnés de la ville. Bientôt des centres s'établirent partout et attirèrent autour d'eux des résidents en quantité suffisante pour former de nouveaux quartiers.

Le centre des grandes villes apprit alors à s'organiser pour offrir les mêmes avantages dans des espaces plus restreints. Il en résulta de nouvelles conceptions d'architecture commerciale qui replacèrent le piéton dans un climat favorable et revalorisèrent ainsi les lieux menacés d'étouffement. À Montréal, ce phénomène se traduisit sous forme de voies de commerce pour piétons, à l'abri de grands immeubles de construction récente, où la facilité d'achat et de distraction attire de plus en plus une foule qui trouve à sa disposition un réseau d'autant plus étendu que chaque immeuble tend à communiquer avec son voisin. Cette solution, réduite au sous-sol des immeubles, au-dessus des garages, ne répondait pas toutefois, dans les villes, à la concentration totale des ensembles situés à la périphérie. Aussi, devant les possibilités de toutes sortes qu'offraient ces usines à consommation, certaines grandes entreprises financières dotèrent Montréal de centres commerciaux importants. Depuis peu, le

centre Alexis-Nihon et surtout la Place Bonaventure sont devenus des pôles d'attraction irrésistibles.

La Place Bonaventure est un vaste immeuble en béton texturé, brut de décoffrage, qui groupe divers services commerciaux coiffés d'un hôtel de voyageurs dont les chambres sont réparties autour de cours intérieures. Cette disposition crée une intimité inattendue dans ce secteur de la ville. De l'extérieur, on serait en effet à cent lieues de soupçonner l'existence d'une telle ambiance, tant l'aspect de ce bâtiment, le plus vaste du genre au Canada, est lourd malgré les chapelets de décrochés, les bow-windows en encorbellements et le couronnement mouvementé de sa toiture.

Ce sont les détails extérieurs, particulièrement bien étudiés et proportionnés, ainsi que la texture du béton, qui font vivre cette imposante masse architecturale.

Il est des habitudes d'improvisation que l'homme n'est pas près d'abandonner. Toutes les villes du monde possèdent leurs rues marchandes, leurs souks ou leur « rue Sainte-Catherine ». Certaines villes, au moyen de règlements d'esthétique urbaine, ont permis à l'architecture de conserver ses droits. On ne peut en dire autant de la rue Sainte-Catherine à Montréal ou de la rue Saint-Jean à Québec. Aucune ville dans le Québec ne possède une rue dans l'acception du terme urbain: conception qui implique l'unité et l'ordonnance architecturale. Il serait donc vain d'exiger une discipline le long d'un parcours qui a un air de fête à perpétuité. Mais si des concepteurs, sensibles à l'expression actuelle des manifestations « dans le vent » d'une rue Sainte-Catherine ou d'une rue Saint-Jean, pouvaient se concerter pour leur imposer un décor vivant, celles-ci deviendraient un lieu de « happening » au lieu de crouler de laideur sous les échafaudages d'enseignes lourdes et sans esprit. La voie de commerce doit être meublée de tous les éléments propices à la flânerie du passant: plantations, cafés-terrasses, vitrines; il doit y avoir osmose entre l'intérieur et l'extérieur. On doit pouvoir passer de la voie publique au rez-de-chaussée des immeubles comme on peut être amené à évoluer dans les foyers d'un théâtre.

LES TRAVAUX PUBLICS

Traditionnellement, l'espace public est conditionné par l'architecture qui le limite ou la nature qui l'environne. Certaines exceptions font de la voie et de la place des surfaces dont le caractère est bien défini par un pavage recherché et souvent architecturé. Peu à peu la voie, surtout la rue de ville, devient fonctionnelle; elle reçoit alors un décor, de l'équipement, et se transforme en espace organisé. Finalement, avec le trafic généralisé et l'organisation des divers secteurs d'un territoire, la voie devient un véritable ouvrage d'art: une construction qui s'implante sur le sol et impose des obligations aux ouvrages adjacents. L'autoroute des Laurentides, le boulevard Métropolitain, entre autres, sont deux voies qui conditionnent les abords de façon péremptoire. Les éléments de leur établissement sont les viaducs, les ponts, les postes de péage, les bâtiments de service et l'équipement: autant de constructions dont l'expression architecturale peut et doit concourir à l'harmonie générale, par la vérité de la construction, l'unité de conception, le caractère ou l'élégance dans la recherche du détail. Les voies rapides s'implantent dans la ville pour drainer le courant des véhicules hors du réseau urbain et le distribuer à la périphérie. Ces réseaux sont en contact avec la vie de la ville et ses éléments architecturaux. On aimerait alors voir le système de circulation automobile s'incorporer à une expression architecturale et se composer avec elle, au lieu de s'établir en cloisons étanches qui morcellent la ville en parcelles isolées. L'exemple le plus fâcheux est l'échangeur de la croisée de l'avenue du Parc et de l'avenue des Pins, qui aurait dû se composer architecturalement en liaison avec l'Hôtel-Dieu, l'université McGill, le Mont-Royal et le parc adjacent.

Ce « no man's land » aux formes confuses, qui ne répond d'ailleurs pas entièrement au fonctionnement qu'on peut exiger d'un tel ouvrage, est un hiatus dans la ville. Le boulevard Décarie, au contraire, présente les qualités essentielles d'un ouvrage des travaux publics qui s'intègre à la vie urbaine; une réglementation adéquate ferait, des voies de desserte qui le ont, des accès à un ensemble architectural qui posséderait

toutes les qualités d'unités, d'harmonie, de fonction et de beauté souhaitables.

Le réseau des autoroutes du Québec s'étend, depuis une décennie, à une vitesse accrue: il existe déjà quatre réseaux de ce genre, sans compter les voies traditionnelles qui se sont adaptées au système nouveau. Dans l'agglomération de Montréal, plusieurs échangeurs ont été aménagés. Le plus commode, celui de l'exposition universelle de 1967, s'intègre à l'environnement urbain de façon satisfaisante et se raccorde à la rive sud et au boulevard Décarie; la construction de la voie est-ouest, dans le centre-ville, la complétera d'ici peu. Cet ensemble d'échangeurs, l'un des ouvrages les plus considérables existants, a été l'objet d'attentions suivies dans l'architecture et le paysagisme. La plupart des travaux urbains ou provinciaux des dernières années se sont édifiés à partir d'un tel souci d'esthétique architecturale. Le mérite en revient, au moins partiellement, à l'ingénieur Gérard Beaulieu, qui fut l'un des premiers à se préoccuper d'architecture dans les travaux qui lui étaient confiés. Pendant les années qu'il a consacrées à l'enseignement, ses élèves ont reçu avec enthousiasme ses précieux conseils.

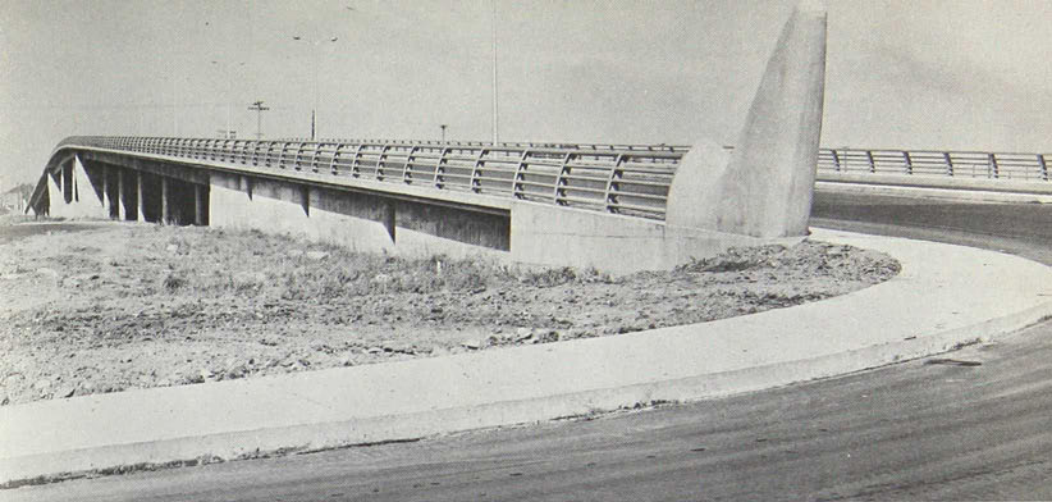
Aujourd'hui, la plupart des jeunes ingénieurs voient dans les travaux publics plus que des ouvrages utilitaires; ils les traitent comme des œuvres plastiques pouvant souvent atteindre à une beauté transcendante. Ce sont les ponts qui ont le plus marqué le progrès: ponts d'autoroutes et viaducs. Le pont-viaduc Dickson, dans l'est de la ville de Montréal, à proximité de l'incinérateur municipal, les ponts des autoroutes du Nord, des Cantons de l'Est et de la route transcanadienne sont en bonne partie remarquables. Mais le plus audacieux et le plus élégant

LE PONT DICKSON À MONTRÉAL

Le pont-viaduc Dickson est un ouvrage d'art en béton et acier aménagé pour relier deux secteurs qui étaient séparés par un important réseau de chemin de fer. Dans un quartier d'usines, ce pont prend le caractère d'un ouvrage urbain par la conception architecturale de l'ensemble et par un souci esthétique dans le détail. L'exécution en a été très soignée. Le galbe est sans bavure; les pylones sont sortis comme de véritables pièces de sculpture. Les chevalets, éléments de transition entre la partie en béton et la poutraison en acier, prennent une expression plastique qui dépasse leurs formes utilitaires.

Ingénieurs: Beaulieu, Trudeau & Associés.

(Photos Marcel Corbeau)



dans sa simplicité est le pont de l'Expo 67, le plus important est le complexe du tunnel Louis-Hippolyte Lafontaine.

Parmi les travaux publics les plus remarquables dont les Montréalais sont bénéficiaires, le Métro est celui qui touche davantage leur cœur de citoyen. Ce sont évidemment les stations qui attirent l'attention à cause du précédent créé par l'adoption d'une architecture particulière pour chacune d'entre elles. Cette ingénieuse initiative permet aux usagers de se reconnaître facilement et d'identifier les quartiers de la ville d'après la station correspondante: Bonaventure, Peel, Place des Arts, Beaubien, Jarry, Berri-Demontigny et combien d'autres, sont des œuvres fonctionnelles et harmonieuses ayant chacune son caractère propre.

EXPO 67

Le destin est tracé par les impondérables, les hasards. Il est des situations privilégiées qu'il faut saisir au vol et bien tenir. L'avenir peut dépendre de cet instant. C'est ainsi qu'est née l'Expo 67. Une telle manifestation est toujours importante, même dans des pays comme la France, qui a vu, depuis une centaine d'années, les expositions de toutes catégories se succéder chez elle à une cadence régulière. Montréal, qui n'avait jamais rien connu de tel et n'était aucunement prête à faire face à une éventualité de cette nature, s'est trouvée en possession d'un mandat gigantesque à honorer. Le travail d'approche, en soi, représentait déjà une tâche qui semblait un défi. Le délai était assez réduit. Comme pour braver la difficulté, on choisit un emplacement à créer de toutes pièces autour de quelques îles. C'était le défi de David! Les résultats furent vertigineux. On sait que Montréal fut, pendant de nombreux mois, littéralement le carrefour du monde. Le Canada entier a mené à bien cette manifestation universelle avec la collaboration de quelque quatre-vingt pays.

Lorsque Édouard Fiset fut nommé architecte en chef de l'exposition, selon la coutume établie dans les pays d'Europe, une équipe de jeunes architectes avait déjà élaboré certaines idées autour du thème *Terre des hommes*, mais aucune étude

n'avait été amorcée quant à l'ensemble. Une équipe de cinq ou six architectes montréalais se mit à l'œuvre et, le 19 décembre 1963, présenta un plan d'ensemble, à peu près établi sur les données dont nous connaissons la réalisation. Il contenait le germe d'une réussite sans précédent: composition d'une ville pour piétons avec l'apport de tous les moyens de transport possibles, où l'eau joue un rôle de voie, de décor et de modérateur. Ce plan parfaitement aéré, circonscrit à deux petites îles en marge de l'agglomération, se mariait en contrepoint avec l'eau du fleuve, des canaux, des lacs, des étangs et des fontaines, génératrice d'une structure permettant une répartition des pavillons par importance de volumes, par styles, par catégories, par affinités. Un accord tacite entre les diverses disciplines se manifesta par le mouvement des lignes obliques, dont la résultante fut étonnante de vitalité. En effet, une parenté visuelle certaine existait par exemple entre les lignes fuyantes des pavillons de la Grande-Bretagne, de la France et du Québec; entre celles de pylônes du pont des Îles, des stations de l'Expo-express, des pavillons thématiques.

Le Québec en particulier peut s'enorgueillir de plusieurs réalisations parmi les plus importantes et les plus appréciées: les ponts, les pavillons thématiques, le musée, le théâtre, Habitat 67, le pavillon du Québec, la Place des Nations, les stations de transport en commun, le stade, le pavillon œcuménique et plusieurs autres.

Les ponts qui réunissent la ville aux Îles Verte et Notre-Dame furent les premiers travaux exécutés; ils étaient d'ailleurs indispensables à la mise en marche du gigantesque chantier de l'exposition. Après plusieurs esquisses, il fut convenu de choisir le parti le plus simple afin de concentrer tout intérêt sur l'enceinte même; quant au petit pont, il marquait par ses pylônes en aiguille le trait d'union entre les deux secteurs de ce vaste ensemble et devenait une sorte de signal. Le pont de la Concorde est une poutre continue orthotropique, reposant sur quatre piliers, dont les portées les plus grandes sont de cinq cent vingt-cinq pieds. Le profil parabolique du tablier va s'aminçissant vers les extrémités; les quatre piliers qui le supportent ont fait l'objet d'études de forme qui leur confèrent un aspect

sculptural fonctionnel. Le pont des Îles, long de près de sept cents pieds, repose sur un pilier unique qui devient pylône au-dessus du parapet et retient le tablier de chaque côté, en deux points médians symétriques, au moyen de câbles d'acier en faisceau. Cette solution technique se traduit poétiquement comme un lien entre les deux îles.

Les deux stations de l'Île-Verte et de l'Île Notre-Dame sont deux parapets venant souligner et marquer le ruban qui boucle l'exposition et se termine en feu d'artifice à la station de l'Île-Ronde, centre d'amusement de l'Expo 67. Ces stations ont l'aspect de légères et souples architectures temporaires de métal léger, de fil et de toile tendue aux couleurs symboliques. Elles dégagent une allure de fête et suscitent l'état d'euphorie préalable à la plongée de la foule dans le cœur même de la manifestation.

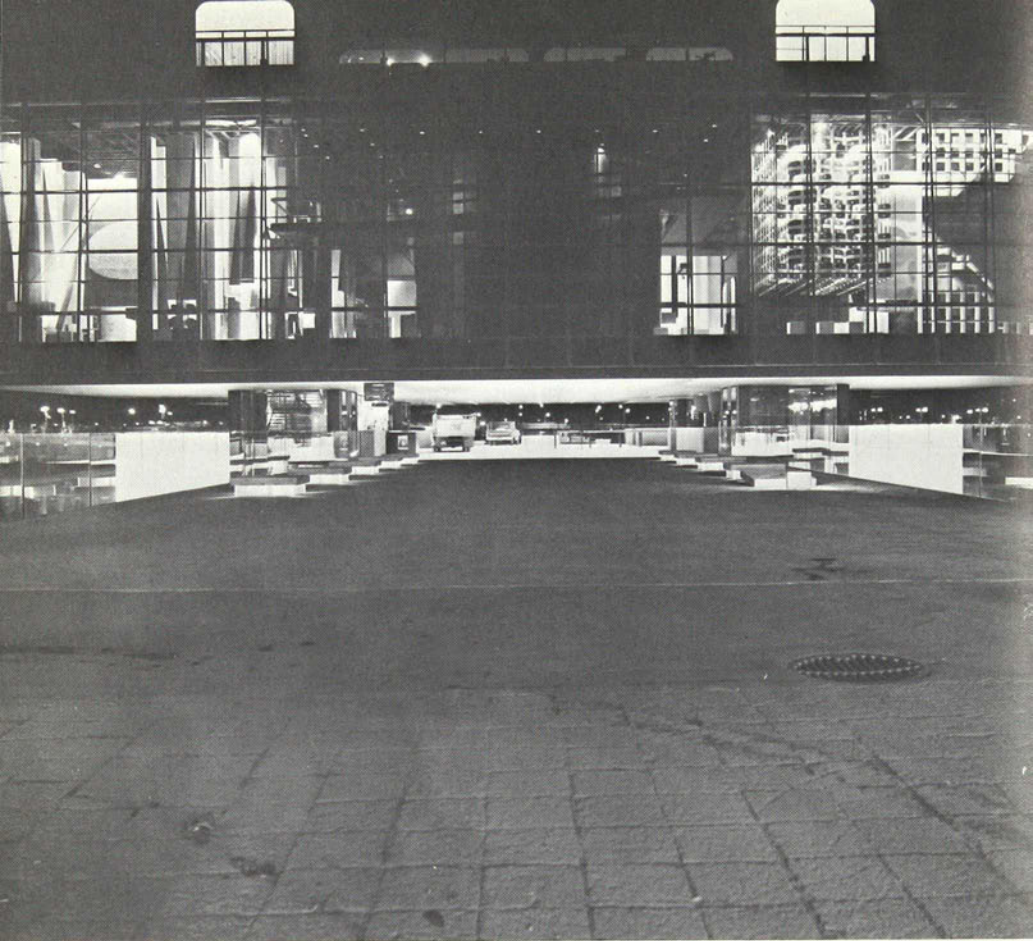
On a eu le souci de grouper près de l'accès principal tous les bâtiments qui pouvaient attirer une foule en marge de l'exposition proprement dite : le stade, le théâtre, le musée. On a prévu en particulier que celui-ci serait permanent, ce qui nous vaut le bonheur d'être maintenant en possession d'un des plus beaux bâtiments d'exposition. Il est aux mains du ministère des Affaires culturelles. On envisage d'en faire un véritable musée par l'apport de tous les services inhérents à un tel édifice : réserves, salle de cinéma, bibliothèque, cafétéria, laboratoires de recherches et archives. Les salles d'exposition, divisées en quatre groupes, sont toutes logées à l'étage, autour du hall dont les services les séparent. L'éclairage naturel pénètre dans de grandes ouvertures ménagées entre les salles pour venir éclairer le dégagement central ; les œuvres sont éclairées artificiellement. Les murs sont recouverts d'un agglomérat de marbre et de quartz qui forme un fond richement texturé pour les pièces exposées dans le hall central. Le plan se traduit en volume par un cube échancré de quatre ouvertures communiquant avec de larges balcons prêts à recevoir de la sculpture. L'environnement immédiat orné de bassins et de fontaines se déploie en un parvis dallé qui prolonge l'architecture avec une plénitude à laquelle nous n'étions guère habitués. Cet édifice dans sa sobriété un peu sévère a toute la noblesse qui sied à sa destination. Gilles Guité, Paul Gauthier, Gilles Côté, et John Bland agissant comme architecte-conseil, en furent les auteurs.

Victor Prus a conçu le stade comme une construction amovible. Il a donc pris le parti de le composer en un certain nombre de sections de béton bien démarquées, soutenues par une charpente de même matière. La réussite est totale: les accès, les dégagements, la vision sont parfaits. La forme générale et les détails sont élégants sans maniérisme, l'équipement bien intégré à l'ensemble.

Habitat 67 est toujours l'objet de polémique et il le sera encore pendant une longue période. Il suscite des réactions qui varient avec l'aspect sous lequel on envisage sa présence. Est-ce l'illustration rationnelle de l'intimité sauvegardée dans la densité urbaine, une élucubration d'urbanisme-fiction, le résultat de recherches scolaires sur l'habitat de demain ou la traduction d'une planification sociale, urbaine et architecturale ?

Le projet initial présentait une discipline plastique systématique qui était monumentale. Le coût élevé de l'opération obligea l'architecte à réduire le projet et à le modifier. L'idée de donner à chaque occupant la sensation d'être à l'abri, isolé de ses voisins, remonte à Le Corbusier lorsqu'à l'exposition des Arts décoratifs, à Paris, en 1925, il présenta le pavillon de *l'Esprit Nouveau* sous la forme d'une cellule-habitation avec jardin-terrasse attenant. Ce pavillon était conçu pour se multiplier en unités d'habitation possédant les avantages de la maison isolée sans en subir les inconvénients. Habitat 67 fut le prototype — fatalement fort coûteux — d'un système d'habitations industrialisées capables de répondre aux impératifs de la vie de demain. L'expression plastique créée par l'imbrication des éléments n'est qu'une solution parmi bien d'autres, susceptible de permettre à chacun de recevoir son espace vital dans les conditions les plus favorables, compte tenu d'un contexte urbain de grande densité. Le rapprochement qu'on peut faire entre Habitat 67 et certaines agglomérations méditerranéennes ou certaines habitations indigènes du Nouveau-Mexique, démontre que l'homme reste fidèle à certaines formes inventées dans la nuit des temps.

La station de l'Île-Verte donnait accès d'une part aux pavillons thématiques adjacents, d'autre part à la Place des Nations. Celle-ci, figure de proue de l'île, servait de cadre aux

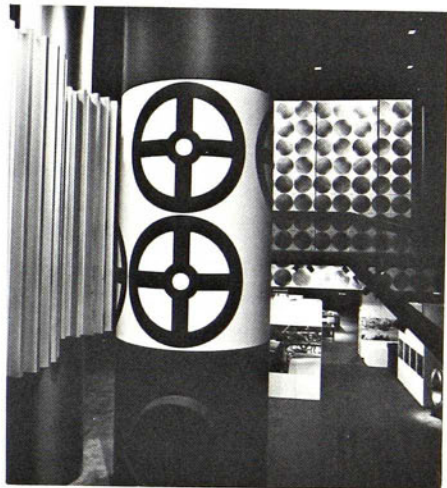


LE PAVILLON DU QUÉBEC À L'EXPO '67

Le pavillon du Québec à l'Expo '67 formule une véritable esthétique du fer et du verre. Beaucoup de subtilité dans les formes, les rapports de surfaces, les proportions, les détails, le tout planant au-dessus de fondations en béton dont il se tient dégagé. Le pavillon, symétrique et tout d'une pièce comme un château classique entouré de ses douves, est supporté par quatre groupes de quatre points d'appui émergeant de la lagune, entre lesquels s'insinue une terrasse en croix grecque, reliée au sol par un pont qui a les dimensions d'un parvis. Le volume est un cube dont les façades de verre teinté, légèrement décollées de la base, libèrent les angles. La toiture-terrasse est meublée d'un étage cruciforme en retrait qui loge l'administration et le restaurant.

À l'intérieur, la structure métallique composant la voie d'acheminement des visiteurs à divers niveaux est suspendue à l'ossature de la toiture par des fils d'acier. Quatre ascenseurs circulaires en verre élèvent les visiteurs directement de la terrasse d'accès au sommet des salles d'exposition. Un aménagement très étudié et monté comme un rouage de montre se déploie en étalant toutes les ressources de la présentation-surprise, de la découverte et des effets de perspective.

Architectes: Papineau, Gérin-Lajoie, Le Blanc & Durand. Ingénieurs en structure: Boulva, Wermenlinger & Associés. (Photos Michel Proulx)



manifestations officielles internationales ainsi qu'aux grandes réjouissances populaires. Dans cette composition monumentale, cubique et pyramidale, tous les éléments de bois, de béton et de verre contribuèrent au spectacle concentré sur le parvis: cadre riche et grassement sculpté, malheureusement abîmé par le ridicule flambeau venu en intrus remplacer la sculpture de Vaillancourt.

L'Exposition de Montréal naquit sous le signe des *Thèmes*. Mais la tradition l'emporta et, des thèmes, il ne resta que trois ensembles de bâtiments: ceux de l'île Verte et de l'île Notre-Dame firent l'objet d'une longue recherche sur l'unité modulaire tridimensionnelle, génératrice de surfaces triangulaires ou hexagonales et de tétraèdres tronqués qui se développaient en un impressionnant assemblage métallique boulonné, en partie revêtu de matières plastiques opaques, translucides ou transparentes.

Le pavillon du Québec fut l'une des œuvres les mieux venues. Ce cube transparent dont les quatre faces, légèrement en talus, se détachaient des angles, fut monté sur quatre pilotis. Il représenta la volonté d'action du Canada français. On accédait au pavillon par une large passerelle, à la dimension d'un parvis, au-dessus de douves qui lui donnaient la caractère d'un château classique. Si l'impression est sévère en raison du dépouillement du volume et de la couleur, elle n'est pas triste; certaines trouvailles, comme les ascenseurs, apportaient jusque dans les moindres détails une plénitude de pensée qu'on retrouvait à l'intérieur, dans le rouage précis du mécanisme de visite. L'Expo 67 a rendu la population consciente de la présence de l'architecture dans la vie quotidienne. Par cette manifestation universelle, Montréal a retrouvé son cœur là même où elle l'avait d'abord attaché: aux bords du Saint-Laurent.

LE PAVILLON RESTAURANT DU LAC-AUX-CASTORS

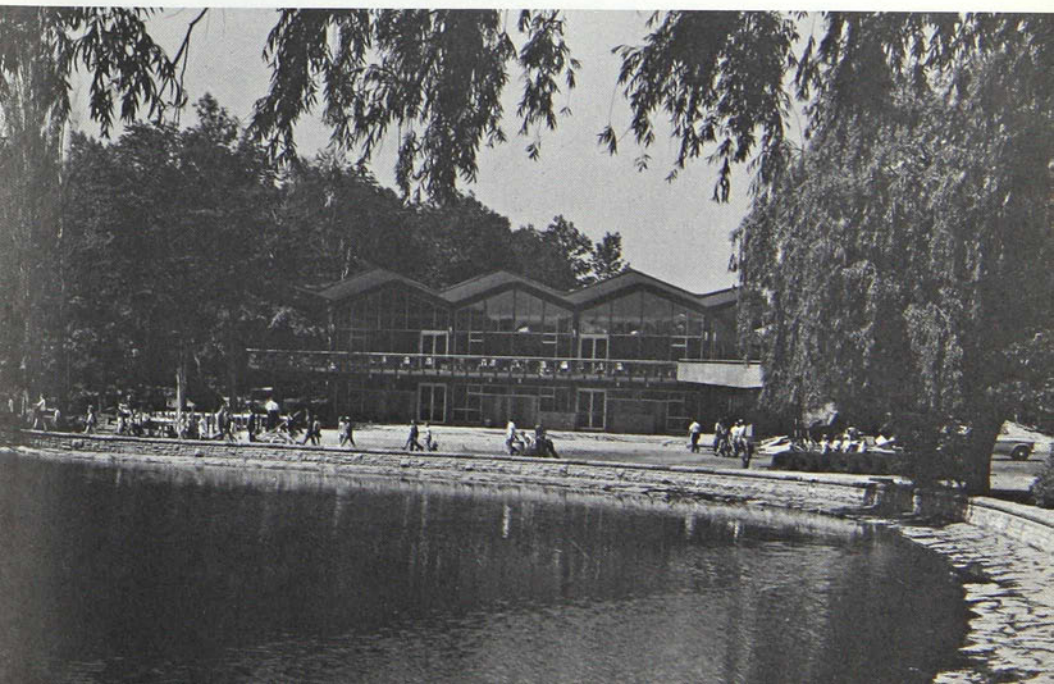
L'édification de ce pavillon en bordure du Lac-aux-Castors fut le départ d'un réaménagement du parc Mont-Royal, l'un des plus beaux du Québec.

Sa structure apparente de béton, coiffée d'une toiture à pignons en voile mince, sa transparente enveloppe de verre lui confèrent une légèreté et un mouvement qui s'allient à la nature environnante avec une grâce soulignée par le balcon, les rampes et l'aménagement paysager qui l'accompagne. La grande galerie en pourtour prolonge le restaurant, auquel on accède de l'extérieur par un escalier de béton supporté par un seul point d'appui central. Au rez-de-chaussée, sous la galerie, des salles de repos et divers services sont mis à la disposition des visiteurs.

Architecte: Hazan Sise.

LES PROLONGEMENTS DE L'ARCHITECTURE

L'Expo 67 nous a donné une merveilleuse leçon d'urbanisme humanitaire par le souci manifeste de préserver l'homme des trépidations de la vie quotidienne. L'isolement des moyens de circulation, le dosage des espaces de repos et de délasserment, de construction et de plantation, véritables prolongements de l'architecture, furent les garants d'un équilibre sain. L'élimination des frictions violentes causées par le contact de la mécanique avec l'homme permit à celui-ci d'évoluer dans une trame ouverte, alors que sa situation habituelle dans la vie moderne l'oblige toujours à franchir des obstacles sans fin. Les éléments urbains de l'exposition étaient reliés; ceux des villes actuelles sont séparés. Ces considérations ne sont pas nouvelles, mais l'application des théories sur la séparation des rythmes de circulation, à l'Expo, créa un précédent heureux. Chaque maison, chaque immeuble ou groupe d'immeuble doit avoir son jardin; chaque quartier, chaque ville, chaque région doit avoir ses parcs, ses réserves, ses espaces boisés, reliés les uns aux autres en une tapisserie aux motifs interpénétrés, distribués par des réseaux de circulation indépendants rattachés aux seuls points essentiels. Les espaces libres sont nécessaires à la vie de la population. Le soin apporté à leur aménagement est signe de haute civilisation.



RESTAURATION

Le passé est garant de l'avenir. On ne peut ignorer l'architecture ancienne dans ce qu'elle a de vivant et actuel: il faut la conserver jalousement, la classer et l'entretenir. Après bien des abandons, beaucoup d'indifférence et d'ignorance, pour ne pas dire de reniement, un soudain enthousiasme s'est manifesté pour la préservation et la restauration non seulement de maisons mais d'ensembles architecturaux: places, îlots, voire quartiers entiers sont l'objet de restaurations. De telles opérations sont fort onéreuses. Rares sont les mécènes ou ceux qui sont touchés par la grâce. Le rôle de restaurateur principal revient à l'État. C'est à lui qu'il incombe de veiller sur le patrimoine national. Mais il n'est jamais pourvu du budget nécessaire pour entreprendre une telle tâche. De plus, le gros de la population, insuffisamment sensibilisé à cet aspect de la vie nationale, ne comprend guère le bien-fondé de telles préoccupations.

Si la protection de notre patrimoine était reliée à la structure générale des activités touchant l'aménagement du territoire, le tourisme, les loisirs, l'éducation, les affaires culturelles, il serait possible de rattacher tel site, tel ensemble, tel bâtiment aux besoins de ces divers organismes. Ils bénéficieraient ainsi de la restauration par une occupation vivante et rentable. Des expériences de qualité exceptionnelle en ont fait la preuve. En Espagne, les *Parador* sont des hôtels régis par l'État, installés pour la plupart dans des édifices historiques. En France, des propriétaires de grands domaines se sont groupés pour former un réseau de châteaux et de gentilhommières offerts aux touristes désireux de ne pas emprunter les chemins battus. Une telle solution sauverait d'une disparition à brève échéance un nombre insoupçonné de maisons anciennes, de grandes demeures, de moulins, actuellement en ruines, dénaturés de façon pitoyable, ou dégradés par un entourage du plus mauvais goût.

Une décision du Conseil municipal de la ville de Montréal, prise le 16 août 1962, fonda la Commission Jacques-Viger. Cette commission consultative a pour but de veiller à la conservation du secteur historique de Montréal, l'ancienne Ville-Marie. Pour donner force de loi à cette initiative, le Vieux-Montréal fut

classé arrondissement historique par un arrêté en Conseil, le 8 janvier 1964. Le quartier a conservé un intérêt qui motive sa protection, même s'il reste relativement peu de construction remontant au XVIII^e siècle. Quand la Commission est entrée en fonction, plusieurs démolitions avaient déjà laissé des espaces béants, vite transformés en terrains de stationnement. On a sauvé de justesse un îlot presque entier voué à la démolition. Le véritable pionnier de ce mouvement est Eric McLean. Pour atteindre le but qu'il se proposait, Eric McLean s'installa dans une pièce de l'hôtel vétuste et délabré qui fut autrefois la résidence de l'illustre homme d'État Louis-Joseph Papineau. Depuis, la maison restaurée par ses soins suscita un enthousiasme grandissant qui amena la restauration de maisons dans quatre ou cinq secteurs du Vieux-Montréal: le Marché Bonsecours, la maison de Jacques Viger, la maison du Patriote et ses voisines, une partie importante de la maison des Dames de la Congrégation; la Place Youville, l'hôpital des frères Charron et plusieurs autres, partielles ou moins importantes. Il reste encore un travail énorme à réaliser, qu'on mènera à bonne fin lorsqu'on aura terminé le plan directeur du Vieux-Montréal, aménagé l'autoroute est-ouest du sud, édifié le nouveau centre Radio-Canada, et lorsqu'on aura décidé de transformer la section du port qui constitue un emplacement historique. La situation reste toujours confuse faute d'une politique profonde et totale, propre à pousser, d'une façon pratique et équitable, l'opération jusqu'à son terme.

Québec, la vieille capitale, berceau du Canada français, possède un ensemble plus impressionnant, beaucoup plus important qui le confond en fait avec la ville même. Seule une politique du gouvernement peut sauver ce joyau, déjà passablement abîmé, pendant qu'il en est encore temps. Quelques maisons ont retrouvé leur aspect premier: les maisons Fargues, Fornel, Chevalier, Bédard, la maison dite Montcalm et celle des Ursulines. La Place des Victoires fait l'objet d'une étude qui apportera des résultats dans un avenir plus ou moins rapproché.

Dans la région de Chambly, le village Jacques-de-Chambly devait être un musée vivant en même temps qu'un centre de documentation sur l'architecture historique, les arts appliqués, l'histoire; un lieu de recueillement pour les artistes et les esthètes.

Pour parer à la destruction catastrophique des maisons anciennes, Antoine Prévost, propriétaire d'une maison de ferme du xviii^e siècle et très conscient de la valeur de notre patrimoine, prit l'initiative de récupérer, à travers le territoire du Québec, des maisons de types divers, pour les reconstruire en les restaurant sur un emplacement soigneusement établi selon un plan directeur. Quelques maisons furent admirablement remises en état et entourées de bâtiments de ferme et de tous les éléments: clôtures, puits, fours à pain, qui constituaient les outils de travail de nos ancêtres. Malheureusement, le projet, faute d'appui, ne put se maintenir; tous ces efforts désintéressés furent perdus. Aujourd'hui, les bâtiments se délabrent.

Un autre projet, à Boucherville, s'amorça sous l'impulsion de Charles Desmarteau. Quelques maisons anciennes furent transportées d'un seul tenant, sur un terrain qui avait appartenu aux Jésuites dès le xvii^e siècle. Le projet n'alla pas plus loin.

Conclusion

Une poussée démographique qui va s'accéléralant et le grossissement des villes ont nécessité la construction de bâtiments de toutes catégories: urbanisation intense que nous n'étions pas en mesure d'affronter, à l'époque, par manque de formation. Aussi l'improvisation et les formules empruntées ont-elles altéré les régions les plus dignes d'intérêt de notre territoire.

En un temps très limité, les architectes, les ingénieurs, les urbanistes et les paysagistes se sont alignés sur les conceptions les plus actuelles, ont employé des matériaux et des procédés utilisés sous tous les climats et les ont mis en œuvre au moyen de techniques d'avant-garde.

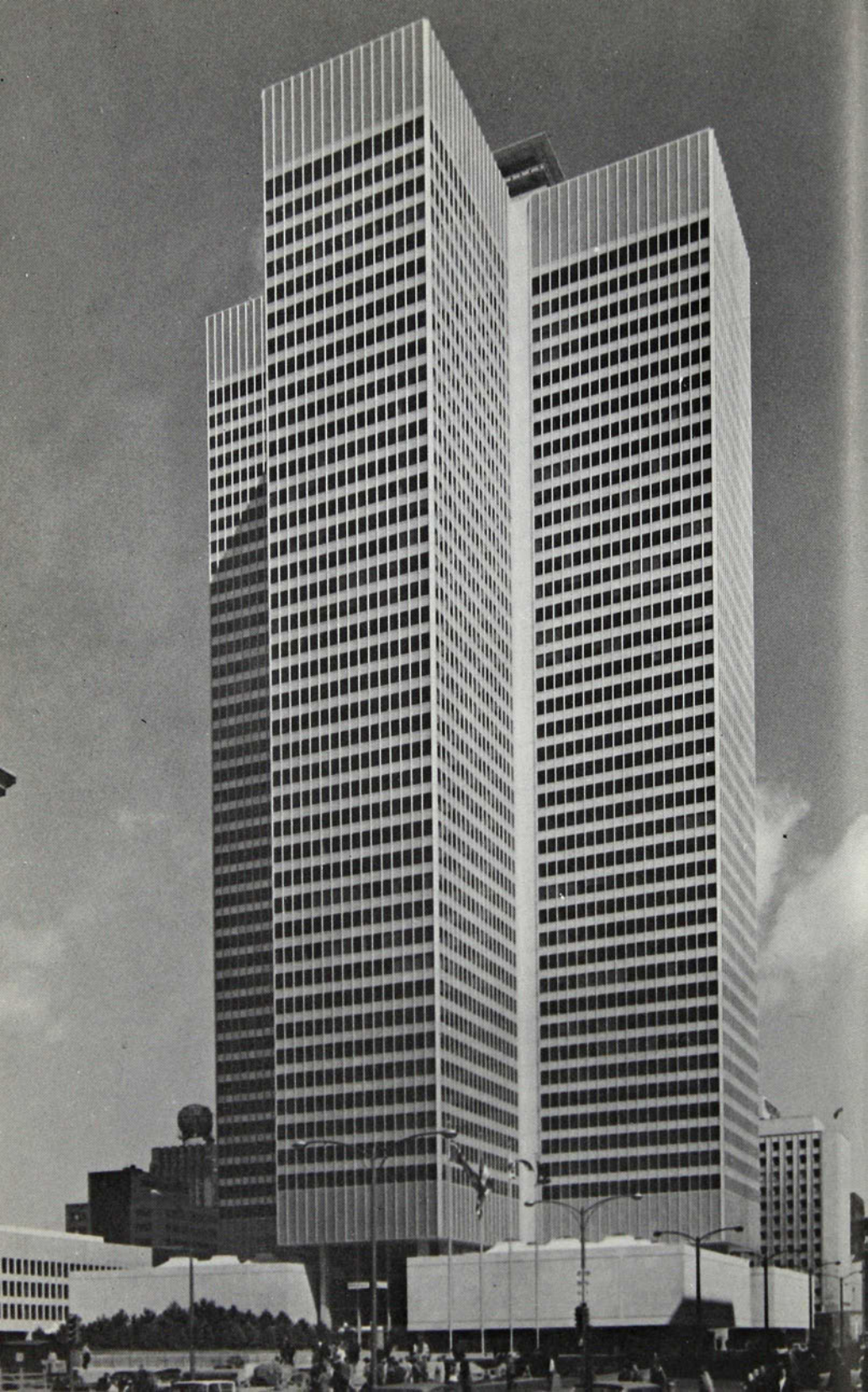
À cause de la vitesse et de la force avec lesquelles certains pays imposent leur façon de vivre, l'architecture devient internationale, comme le fut autrefois celle du monde romain et plus tard celle de l'époque gothique: notre assimilation sera bientôt complète en ce domaine. Nous nous précipitons volontiers chez nos voisins pour leur demander des solutions, comme si nous avions admis une fois pour toutes notre vassalité. Non seulement le présent se met à l'heure américaine de façon méthodique, mais l'avenir est fortement engagé dans cette voie, du fait que l'enseignement de l'architecture se dispense selon des méthodes et dans un esprit largement empruntés à l'enseignement des universités d'outre-frontière. Matériellement, c'est évidemment une solution pratique, puisque les méthodes de construction, les matériaux et souvent même les prototypes viennent jusqu'à nous; les revues, les catalogues sont des véhicules efficaces qui sèment à tous vents des formes déjà digérées.

Les recherches constantes, les techniques nouvelles, les matériaux industriels et leurs possibilités presque illimitées essoufflent les jeunes pays, non étayés par un passé qui pourrait les armer d'un certain esprit critique. Toujours exaltés par leur merveilleuse adolescence, ils se sentent emportés par un tourbillon perpétuel

qui ne leur laisse le temps de rien approfondir. L'expressionnisme, le décoratif prennent souvent le pas sur la raison et le goût. Pour nous soustraire à l'ingérence qui vide notre pays de son aptitude à créer, il serait vain et d'ailleurs impossible de rejeter les moyens gigantesques que nous maîtrisons avec une dextérité partout reconnue. Mais si notre groupe parvient à s'affirmer et à acquérir une identité, les apports étrangers ne seront plus que des instruments additionnels. Le problème, en définitive, est d'arriver à une traduction sensible de notre spiritualité: état de grâce qui donne aux pays forts leur marque indélébile.

Montréal, juin 1968.

ILLUSTRATIONS



Page ci-contre: LA PLACE VILLE-MARIE, MONTRÉAL

L'idée d'un centre, élevé sur l'emplacement de l'immense tranchée creusée par les chemins de fer nationaux lors de la construction du tunnel sous le Mont-Royal, remonte à l'année 1915. C'est en 1962 que le projet, après plusieurs transformations, fut terminé, sauf l'immeuble I.B.M. en bordure de la rue Mansfield qui vint s'ajouter en 1966.

L'art urbain se manifeste ici pour la première fois de façon systématique par la préoccupation de créer des espaces, des rapports de volumes reliés à l'environnement. Sur un grand parvis, l'implantation judicieuse des bâtiments confère à l'ensemble un intérêt tel que le public l'adopta d'emblée dès l'ouverture, surtout au niveau des boutiques et des établissements de distraction.

La tour cruciforme s'élève à une hauteur d'environ 550 pieds; un hall d'entrée flanqué de quatre bâtiments aveugles, haut de cinq étages, distribue le va-et-vient des usagers, horizontalement, par quatre accès aux extrémités de la croix et, verticalement, par une batterie d'ascenseurs de trente-deux unités logées à la croisée des axes. Les services mécaniques séparent le rez-de-chaussée des quarante étages de bureaux et des divers autres services couronnés d'un restaurant.

C'est par redressement mental que l'on a conscience du volume cruciforme et de ses dimensions dont une partie est continuellement escamotée. Ses qualités ne peuvent donc se prévaloir de sa verticalité. C'est au sol que se manifeste la vie intense de ce remarquable ensemble de volumes à fleur de surface, de portiques, de dallages fortement architecturés et de perspectives qui appellent la présence des Montréalais en quête de flânerie ou de délassement. Placée dans le contexte panoramique de la ville, la tour Ville-Marie joue alors magnifiquement son rôle.

Réalisateurs du projet: Webb & Napp Ltd. Architectes et urbanistes: I. M. Pei et Associés, Chicago. Architectes d'opération: Affleck, Desbarats, Dimakopoulos, Lebensold, Michaud & Sise. Ingénieurs en structure: Brett, Ouellette et Blauer.
(Photo Associated Commercial Photographers)

Ci-dessous: LA TOUR VICTORIA, MONTRÉAL

La tour Victoria est classique par le rapport des éléments entre eux et le respect d'une hiérarchie dans la valeur des éléments. Elle trouve son mouvement de verticalité dans la recherche de formes propres à la souligner, plutôt que dans le nombre d'unités empilées. La structure en béton est la plus importante qui ait été élevée jusqu'ici, mais elle n'a rien d'ostentatoire. Seules les arêtes de recouvrement nécessitées par les rigueurs de notre climat nous la rappellent. Galbées, détachées des parois de revêtement, elles possèdent une grâce subtile et une force qui consacrent la grandeur architecturale de l'immeuble.

Architectes: Luigi Moretti. Ingénieur: Pierluigi Nervi. Architectes d'opération: Greespoon, Freedlander & Dunne. Ingénieurs associés: D'Allemagne & Barbacki.
(Photos Marc-André Gagné)





L'ÉGLISE
NOTRE-DAME-DU-BEL-AMOUR
À CARTIERVILLE

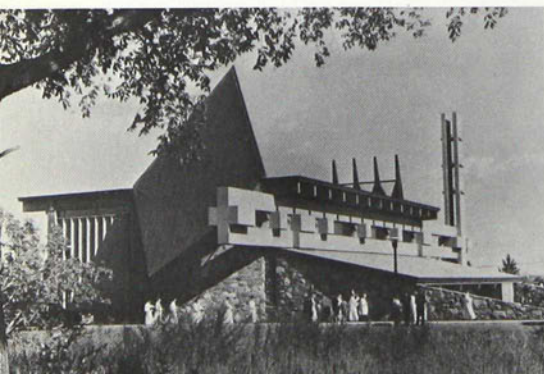
L'ÉGLISE SAINT-MAURICE
À DUVERNAY

L'église Saint-Maurice présente la somme des recherches expressionnistes qui se sont manifestées chez l'auteur, depuis qu'il a conçu l'église Notre-Dame-du Bel Amour, sa première œuvre d'architecture religieuse. C'est le tempérament latin se servant du langage nordique. Dans Notre-Dame, on suit encore timidement les règles du jeu inculquées, admises. La construction est simple, mais déjà le désir de libération pointe dans la volonté d'axer la composition sur une diagonale et de combiner ainsi le plan en losange avec la croisée des arêtes de la voûte. De l'intérieur, on garde malgré tout l'impression d'un plan carré dont les transepts se déploient en paravent. En somme, la recherche reste ici plus attachée au graphisme qu'à la réalisation. Les matériaux, brique et bois, assurent l'unité du volume. À Saint-Maurice, on se sent libéré de toutes les entraves où le rationalisme canalise les trouvailles techniques. C'est un jeu de matériaux, de formes et de textures combinés comme les montages ou les collages en faveur chez les artistes depuis une génération.

Les efforts en tension d'une poutre cruciforme extérieure, par exemple, n'ont d'autre but que de catapulter la croix à travers le clocher, qui se réduit à une entretoise sans cloche. Ce signal de béton accompagne une entrée entièrement revêtue de métal, pour faire contraste avec le corps principal du bâtiment. La nef, en effet, présente des murs en pierres rustiques de type américain, coiffés d'une toiture en terrasse dont la construction structurale reste dégagée. Des bas-côtés, tantôt en appentis, tantôt en terrasse, se raccordent à l'entrée. L'intérieur est un riche assemblage de bois, de béton et de verre, libre, massif et bien équilibré.

Architecte: Roger D'Astous.

(Photos Marcel Corbeau)

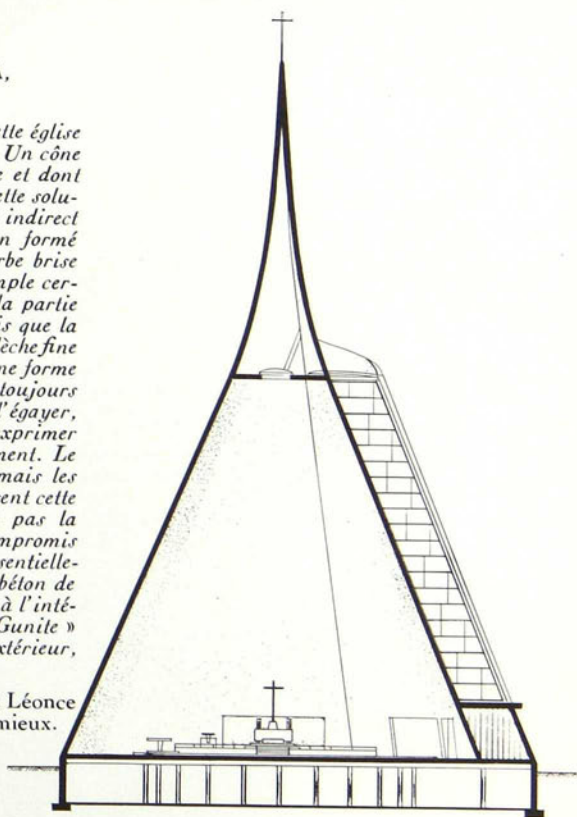


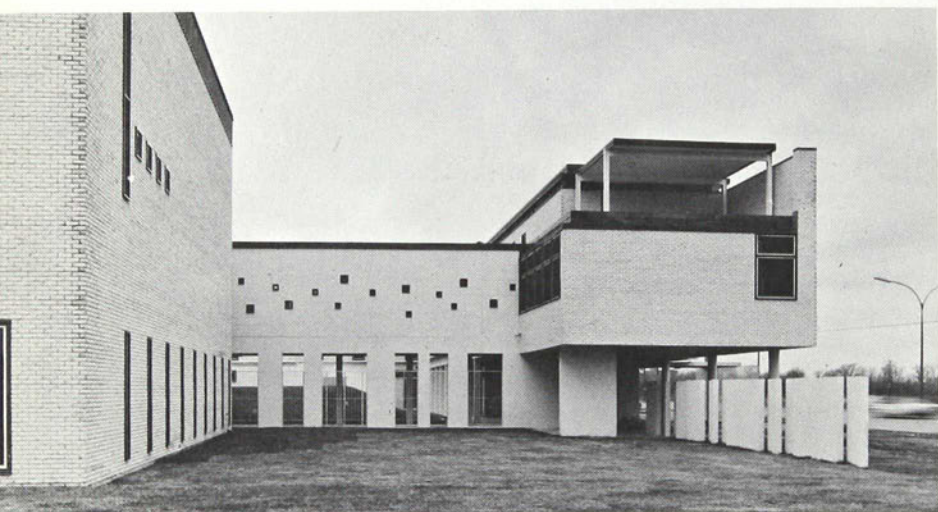
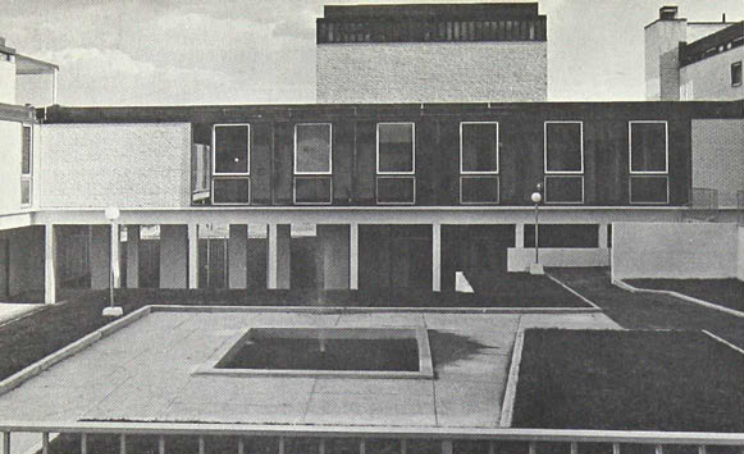


L'ÉGLISE NOTRE-DAME-DE-FATIMA, À JONQUIÈRE

La simplicité de conception de cette église étonne les sens et l'imagination. Un cône séparé verticalement en son axe et dont les deux moitiés sont décalées. Cette solution astucieuse permet l'éclairage indirect de la nef et du chœur ; le plan formé d'une courbe et d'une contrecourbe brise la sécheresse qu'aurait eue le simple cercle. À l'extérieur, le sommet de la partie nef est tronqué en oblique, tandis que la partie chœur se prolonge en une flèche fine comme une aiguille. Partant d'une forme géométrique aussi simple, il est toujours téméraire de la contrarier ou de l'égayer, surtout si on a pris le parti d'exprimer les surfaces libres de tout ornement. Le couronnement passe très bien, mais les entrées et leurs raccords amenuisent cette pure architecture qui ne souffre pas la moindre verrue. Mais ces compromis sont minimes. L'édifice est essentiellement composé d'une coquille de béton de quatre pouces d'épaisseur isolée, à l'intérieur, par la projection au « Gunite » d'une couche d'amianté et, à l'extérieur, par un produit imperméable.

Architectes: Paul-Marie Côté et Léonce Desgagné. Ingénieur: Louis Lemieux.
(Photo Ellefsen)





LA MAISON PROVINCIALE DES PÈRES BLANCS MISSIONNAIRES D'AFRIQUE, MONTRÉAL

Le plan de ce remarquable ensemble architectural s'organise autour d'un jardin intérieur où se concentre la vie communautaire, dans le recueillement et la quiétude. La partie de l'édifice réservée aux sœurs qui pourvoient à l'entretien des chapelles et aux divers services, est toutefois séparée de ce noyau. La construction s'élève sur trois ou quatre étages selon l'orientation et la destination; le jardin est légèrement surélevé par rapport à la rue.

Le rez-de-chaussée est partiellement accessible au public, tandis que le premier étage est uniquement réservé à la vie communautaire des religieux; le troisième ne sert qu'au repos. La plupart des chambres, habitées par les religieux, donnent sur le jardin; les pères qui sont de passage occupent les chambres sur rue.

La construction est composée d'une structure de béton apparent fermée à l'extérieur par des murs de briques blanches et de grandes surfaces vitrées, alternant avec divers types de fenêtres dont le jeu libre fait chanter les façades de façon fort sensible.

Architecte: André Blouin.



LA RÉSIDENCE DES ÉTUDIANTES,
UNIVERSITÉ LAVAL, QUÉBEC

La résidence des étudiantes de l'Université Laval fit l'objet d'un concours. Quatre ailes fermées sur plan carré de 280 pieds de côté, forment le cadre d'une cour intérieure rappelant sensiblement l'architecture monastique traditionnelle. Les chambres, de part et d'autre d'un corridor, se tournent tantôt vers la cour, tantôt vers l'extérieur. La résidence, sise dans un espace boisé, a conservé, surtout dans la cour, une partie de ses arbres, qui contribuent à accentuer l'ambiance monastique du lieu, presque entouré de portiques déambulatoires.

Afin d'éliminer toute obstruction dans les grands espaces, les portées en largeur du rez-de-chaussée sont d'un seul tenant de 38 pieds, utilisant un système de dalles en béton précontraint soutenues par des panneaux de même matériau prémoulé, pleins ou ajourés. Ces éléments porteurs, contreventés aux escaliers, se répètent en arcades et traduisent en façade les voûtes surbaissées des chambres.

Architectes: L. Mainguy, Jarnuszkiewicz et Boutin. Ingénieur en structure: Marcel Dupras.





LA FACULTÉ DES SCIENCES HUMAINES DE L'UNIVERSITÉ LAVAL

La Faculté des Sciences humaines de l'Université Laval est l'un des édifices les plus importants construits ces dernières années sur le terrain de la Cité.

D'une sobriété rigoureuse, le rapport des grandes divisions horizontales, à l'extérieur, est exprimé dans un esprit classique qui ne perd jamais sa valeur. On a eu le souci de bien asseoir l'édifice sur une base de hauteur intermédiaire entre l'étage noble et le couronnement des trois étages supérieurs. La base marqué par le rythme des piliers, prend avantage d'un sous-sol dégagé et

d'un rez-de-chaussée surélevé, permettant ainsi de monter, à l'intérieur, un hall d'entrée sur un étage et demi agrémenté de spacieuses rampes d'accès; l'étage noble est marqué de fenêtrage, élançées, dégagées des meneaux qui montent jusqu'à la toiture, reliant les étages en une trame qui joue avec des reliefs, des épaisseurs et des retraits dans lesquels la lumière passe avec beaucoup de subtilité. La dimension, peut-être excessive, de la longue façade échappe quelque peu à l'œil. Elle est ponctuée d'une massive marquise qui fait contraste et fixe l'attention sur cette seule dominante. Le gabarit range la Faculté dans l'ordonnance générale souhaitée, avec une force contenue par la sensibilité du détail.

L'immeuble rectangulaire est construit autour d'une cour plantée, à laquelle on accède par un portique ouvert sur l'un des petits côtés flanqués de murs aveugles et d'alvéoles à l'endroit des escaliers.

Le passant remarque l'éclat et la teinte presque méditerranéenne des revêtements, faits de panneaux en béton blanc préfabriqué.

À l'intérieur, les dégagements nombreux et bien distribués sont de véritables carrefours qui reçoivent la foule des étudiants dans leur va-et-vient continu. Des pièces, situées à la croisée des corridors, montent sur trois étages et créent des espaces inattendus, qui plaisent par la présence de galeries de distribution et d'escaliers-écrans. Ces espaces, éclairés par la toiture, peuvent servir de salles de repos et d'exposition.

Architectes: Édouard Fiset. Ingénieur: Gilles Vaudry. (Photo Han-Sa)



FACULTÉ D'AGRICULTURE, UNIVERSITÉ LAVAL, QUÉBEC

La Faculté d'Agriculture de l'Université Laval, construite autour d'un jardin, est composée de quatre corps de bâtiment soudés entre eux par les cages de circulation verticale. Une des ailes, sur pilotis, dégage le rez-de-chaussée et donne accès à la cour intérieure et à l'entrée principale.

Si les cages de circulation marquent, extérieurement, plus une séparation qu'une liaison et si l'ensemble trahit quelque hésitation dans le rapport des volumes, l'œuvre est l'une des mieux venues de l'Université par son expression plastique rigoureuse, riche et généreuse.

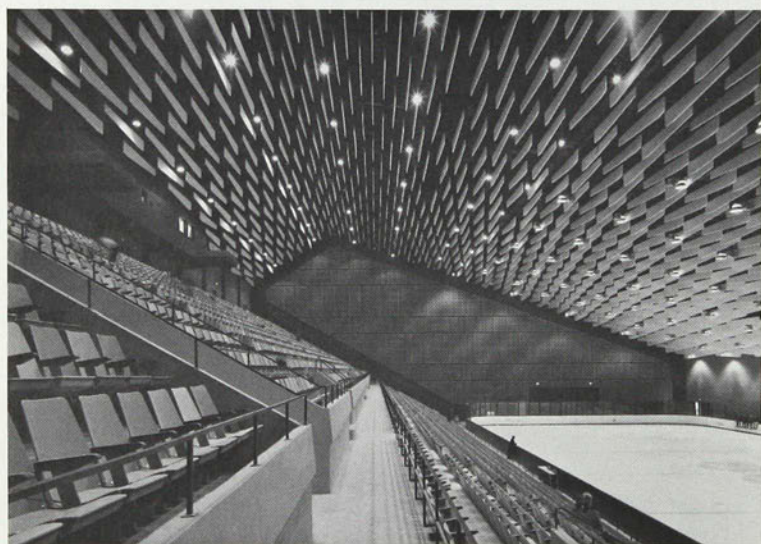
La structure des murs extérieurs, porleuse, est formée d'un assemblage de panneaux prémoulés contreventés par les tours de circulation et les murs pignons construits sur place. La colonnade du rez-de-chaussée tire l'élégance de son mouvement de la simple astuce des pans coupés, qui fait pivoter la base des piliers d'un quart de tour au sommet, passant ainsi du losange au carré. La texture du béton est vivante; les reliefs profonds de la structure font jouer le soleil avec une force tempérée grâce à des plans inclinés qui se rattachent à la colonnade.

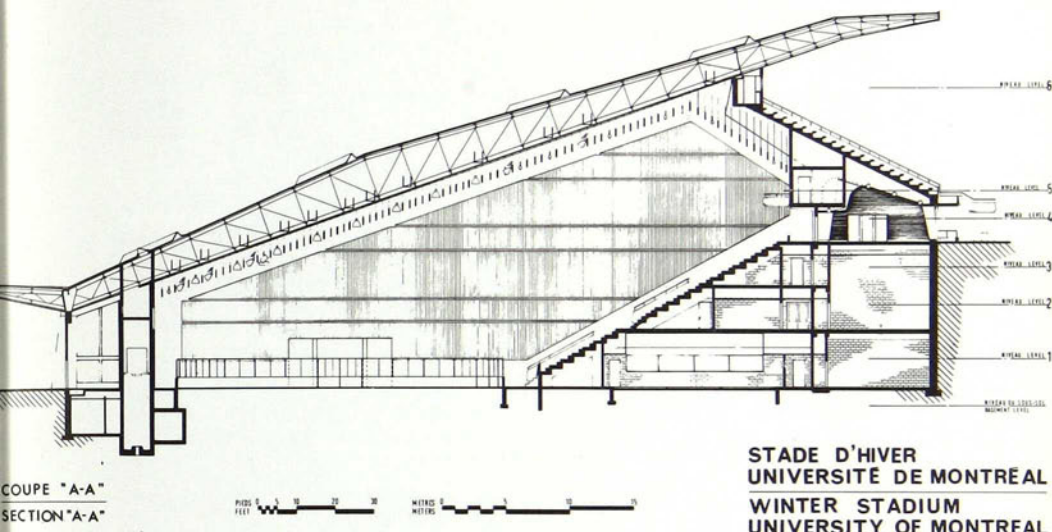
Une compénétration des prolongements de l'architecture permet à la nature de tenir le rôle enchanteur qui ne devrait jamais se dissocier de l'habitat humain.

Architectes: Paul Gauthier et Gilles Guité. Ingénieurs en structure: Piette, Audy, Lepinay, Bertrand & Lemieux. Ingénieurs en mécanique: Paquet et Dutil. Architecte paysagiste: Atelier d'urbanisme Georges Robert.

(Photo Architecture)







STADE D'HIVER
UNIVERSITÉ DE MONTRÉAL
WINTER STADIUM
UNIVERSITY OF MONTRÉAL

LE STADE D'HIVER DE L'UNIVERSITÉ DE MONTRÉAL

Le terrain accidenté sur lequel les architectes avaient à situer le stade a donné naissance à une solution intelligente et de bonne économie. Les éléments de la composition s'inscrivent sans heurt dans une structure en escalade où l'on passe insensiblement d'un niveau à l'autre. La toiture devient tantôt marquise, tantôt abri. Elle épouse à peu près la pente des gradins, selon la déclivité même du terrain. Les gradins, placés d'un seul côté de la patinoire, répondent à un impératif du programme dans lequel cette solution était imposée : on comprend mal alors le grand dégagement, à l'opposé, qui donne sur le mince couloir de la patinoire.

La structure verticale et les petites portées sont en béton, les grandes portées de 175 pieds, en métal ; les murs intérieurs sont en briques et en blocs de béton. La toiture est formée d'une dalle de béton enduite d'une pellicule de produit plastique. À l'intérieur, les murs longitudinaux de la patinoire sont revêtus, en clair-voie, de lamelles de cèdre, tandis que dans la cafétéria de pareilles lamelles décorent le plafond en une surface sinueuse très élégante. Le plafond de la patinoire est semé de motifs de plâtre en quinconce nécessaires en partie par les données de l'acoustique.

Architectes: David et Boulva. Ingénieurs en structure: Beaulieu, Trudeau et Associés. (Photos Marcel Corbeau, Hayward Studios)



Ci-dessus: LA RÉSIDENCE DES ÉTUDIANTES
À L'UNIVERSITÉ DE MONTRÉAL

La construction en hauteur de la résidence des étudiantes contraste passablement avec l'ensemble architectural de l'Université. Et cependant une certaine parenté avec la maison des étudiants se manifeste dans le rythme des travées et, jusqu'à un certain point, de la fenestration. Le choix du plan triangulaire était motivé, aux yeux des auteurs, par le manque de parallélisme entre l'implantation générale des bâtiments existants et les voies publiques. Il traduit, en tout cas, la disposition compacte et rationnelle des chambres, bien isolées par les unités de rangement qui forment cloison.

À l'extérieur, les masses verticales fragmentées en segments déliés sont allégées par le jeu des rainures et par le compartimentage en dent de scie des murs en béton ou des fenêtres, étagées en bandes verticales continues et toutes orientées sud-ouest.

Architectes: Papineau, Gérin-Lajoie, Le Blanc. Ingénieurs en structure: Cartier, Côté, Piette, Boulva & Wermlinguer. (Photos Han-sa)

Page ci-contre: LE DOMAINE INTERCOMMUNAUTAIRE
DE CAP-ROUGE

Cette cité universitaire, originale et inusitée, réunit en deux secteurs, sur un vaste terrain, les résidences de plusieurs communautés religieuses, un secteur groupant les pères autour d'un séminaire, l'autre les frères autour d'une école normale. Le tout se complète de terrains de sport répartis entre les résidences.

Pour mener le projet à bonne fin, on a fait appel à huit firmes d'architectes, sous la direction de l'une d'elles pour assurer la coordination de l'ensemble.

Des conditions d'aménagement et de construction assurèrent l'unité de l'architecture, impératifs qui n'entravaient cependant pas la personnalité des architectes: préservation de la topographie et des espaces boisés, types de construction, matériaux, couleurs. En effet, on montra une préférence pour les immeubles d'habitation en hauteur, pour les services et le séjour étalés en un rez-de-chaussée adapté aux accidents du terrain, pour des murs pleins percés de fenêtres, pour un ton général blanc ou gris clair.

Il en est résulté un ensemble de blocs-résidences largement espacés, isolés en zones par des pinèdes. Chaque bâtiment, malgré les exigences de la coordination, trouve son identité dans les éléments chapelles, salles de séjour et entrées, dont le style a manifesté la personnalité de chaque architecte.

Architecte coordonnateur: Jean-Marie Roy. Architectes: J.-M. Roy; Saint-Gelais, Fernand Tremblay, Charles Tremblay; Jacques de Blois; Leclerc & Villemure; Gaston Amyot; Germain Chabot; Bélanger & Tardif; Gilles Côté.



Ci-dessus: LE PAVILLON DES SALLES DE COURS
À L'UNIVERSITÉ DE MONTRÉAL

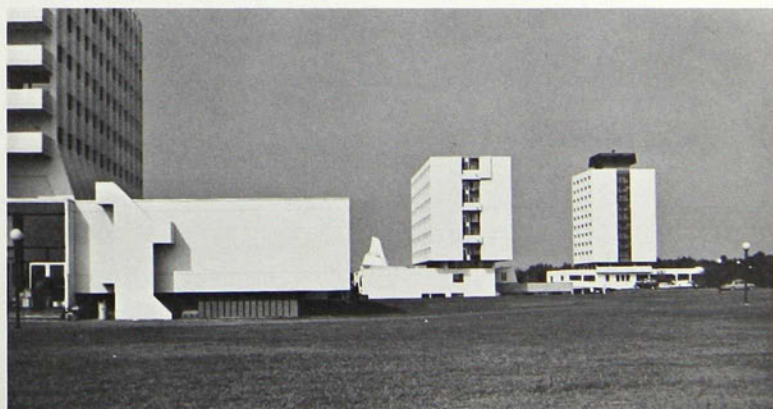
Flanquer un bâtiment de l'importance et du caractère un peu passé de l'Université de Montréal d'une construction en appendice, présentait un écueil que les auteurs du projet très bien contourné. Le pavillon des salles de cours a une grande tenue, une forte expression plastique, et présente une certaine liberté, ne serait-ce que par le côté abri qui invite les usagers à se protéger facilement, par rapport à l'aspect quindé des accès à l'édifice principal.

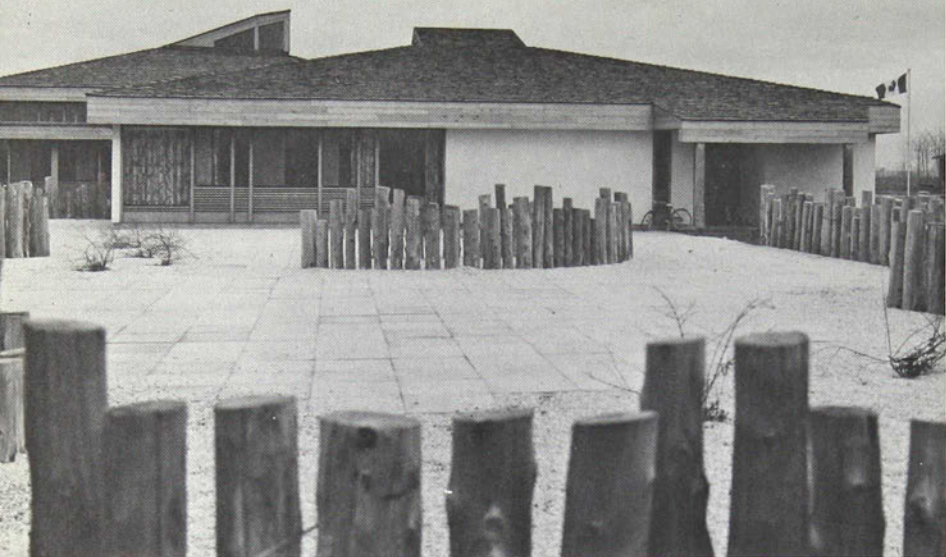
Le rythme en relief un peu décoratif des ouvertures, s'il souligne trop fortement la poutraison de la toiture, s'apparente par l'échelle à l'édifice principal; il en est de même de la brique jaune utilisée ici, à défaut d'un matériau que les architectes n'ont pas eu loisir d'exploiter et qui aurait été plus en accord avec l'apport dominant du béton. La brique a pour effet d'amenuiser le mur pignon qu'on découvre de la voie...

Ce pavillon, conçu pour loger des salles de cours sans destination particulière, permet par un système de cloisons mobiles, une distribution d'auditeurs toute en souplesse. Les salles sont réparties sur deux étages, de part et d'autre d'un dégagement-foyer; le rez-de-chaussée loge le foyer principal et un auditorium de 250 fauteuils.

Architectes: Robillard, Jetté, Baudouin. Ingénieurs en structure: Brouillet, Carmel, Boulva.

(Photo Wilkinson Studios)





L'ÉCOLE ÉLÉMENTAIRE
BOIS-JOLI
À SAINT-HYACINTHE

Le parti pris de réunir, et souvent en quatre groupes, les corps de bâtiment autour d'un espace central se retrouve dans plus d'une composition scolaire ou universitaire. Dans l'école élémentaire Bois-Joli, l'aire de réunion sert de carrefour aux espaces-classes, isolés par un couloir et par des ateliers. Les espaces se commandent les uns les autres, créant une succession de volumes intérieurs qui se traduisent d'une façon particulièrement vivante à l'extérieur. Ils donnent l'aspect d'un ensemble domiciliaire, aspect assez éloigné de l'architecture scolaire habituelle. La construction générale est en bois d'épinette et repose sur une dalle de béton. Les murs extérieurs sont revêtus d'un enduit de ciment, les murs intérieurs d'un enduit rugueux de plâtre. La toiture et la corniche sont en cèdre ; les plafonds, qui épousent sensiblement la pente de la toiture, en épinette. De grandes baies vitrées étanches apportent à profusion lumière et soleil. La couleur joue un rôle de classement et apporte en même temps une note de gaieté qui sied à la jeunesse étudiante et enseignante.

Architecte: Jean Michaud. Ingénieurs en structure: Claude Lanthier & Associés.



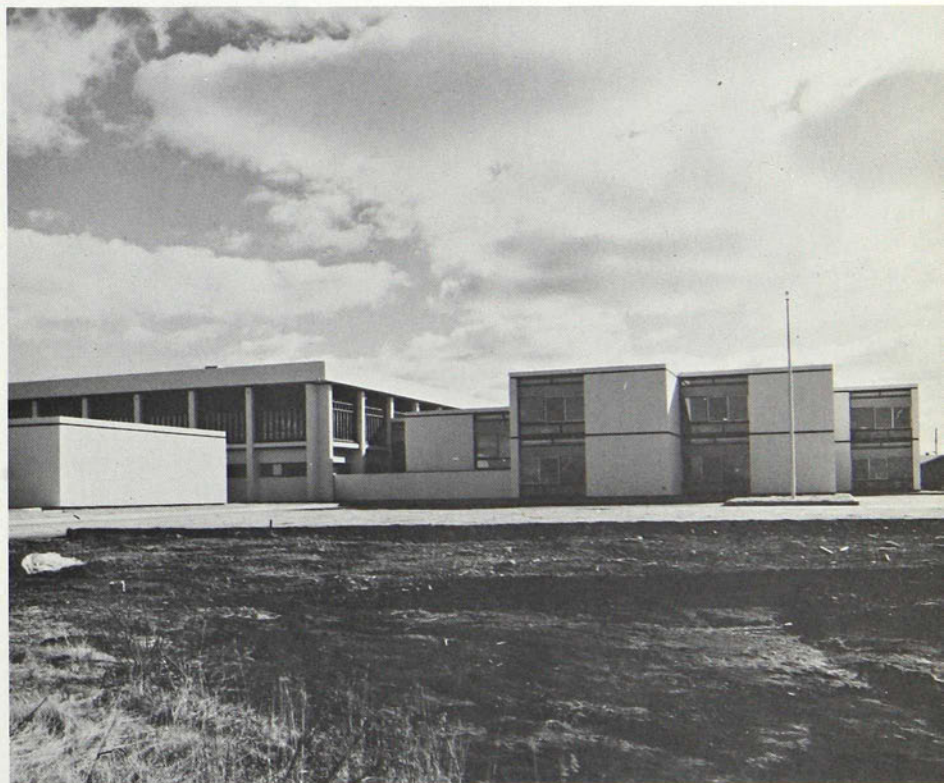
L'ÉCOLE REGINA-CELI À PIERREFONDS

Cette école de dix-huit classes et la maternelle de deux classes sont construites selon le principe d'espaces communs centralisés auxquels se rattachent les cellules-classes. De prime abord, il se dégage de cet ensemble une impression de mouvement horizontal très marqué, née du jeu cubique des volumes de béton brut et de verre, subtilement soulignés de rainures à la hauteur de l'étage et des toitures. Jeu de pleins et de vides alternés dans les classes, dominante de verre dans le corps de bâtiment, pivot qui loge la salle de récréation, la cafétéria et l'administration.

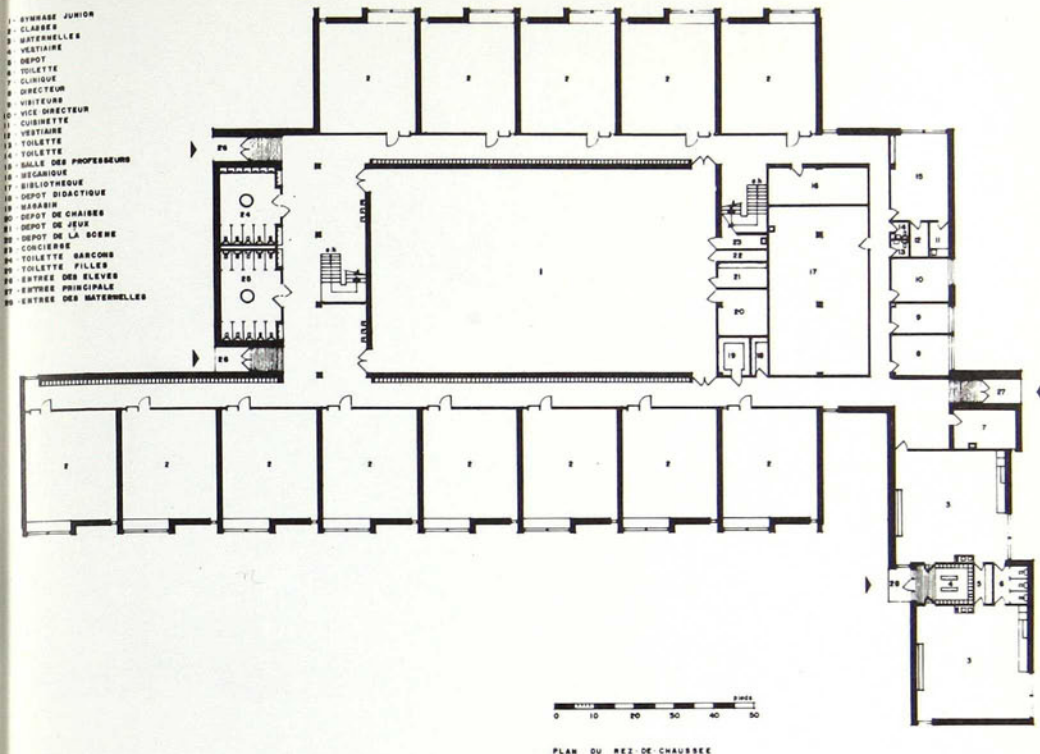
Ce dernier volume, coiffé du large bandeau de la toiture supportée par de fins piliers, est un tout qui accepte mal l'articulation des deux groupes de classes, mais mieux celle, plus modeste, de la maternelle. Chaque groupe de neuf classes réparties sur deux niveaux est orienté au nord et possède sa vie propre ; la maternelle est encore plus dégagée ; ses deux classes sont orientées au sud pour apporter l'air et le soleil aux tout petits.

Ces hésitations dans les attaches ne diminuent en rien le bon fonctionnement et les qualités remarquables de sensibilité architecturale qu'on découvre dans les proportions, le détail de la trame et des matériaux. Les intérieurs sont particulièrement bien étudiés. Cette œuvre demeure une des plus intéressantes du genre.

Architectes: Papineau, Gérin-Lajoie, Le Blanc.







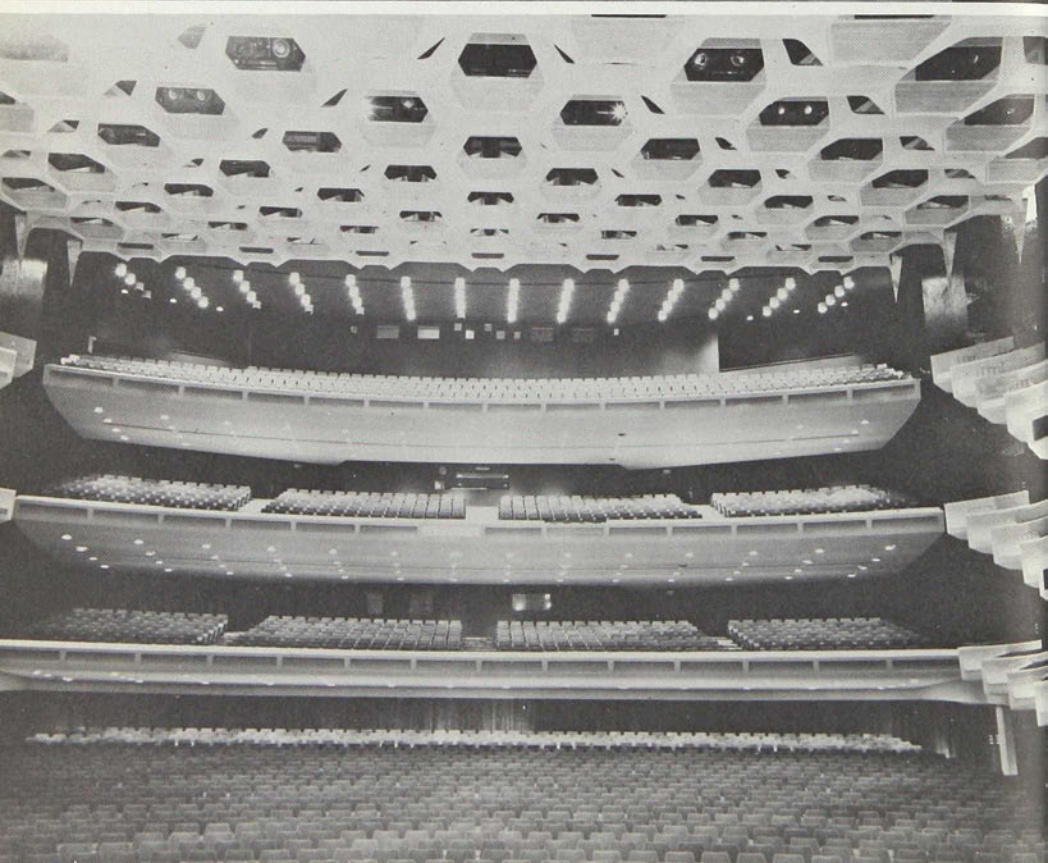
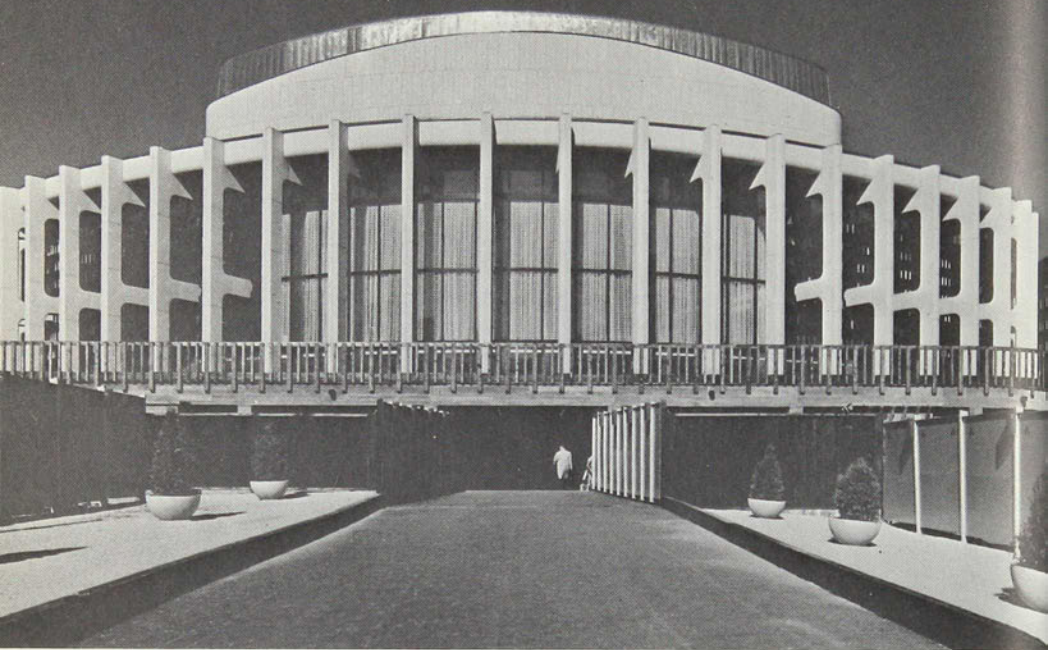
L'ÉCOLE ÉLÉMENTAIRE MARGUERITE-BOURGEOIS

Les classes de cette école sont groupées en deux sections correspondant à deux cycles d'études, de part et d'autre de la salle de récréation et de gymnastique, et réunies par l'administration, divers services et les circulations. La maternelle forme un appendice, un peu à l'écart du volume général de la construction. Le plan est compact mais, par sa frange et ses articulations, il donne une impression de souplesse et de déliement.

On a parfaitement réussi, dans l'ensemble, à surmonter tous les obstacles budgétaires pour atteindre le maximum de rendement fonctionnel et architectural avec le minimum de moyens. En apportant des solutions dépouillées de toute affecterie, des solutions purement utilitaires même, on a exprimé une véritable architecture en choisissant avec sensibilité les matériaux et les éléments d'équipement.

La construction, en grande partie composée d'un seul rez-de-chaussée, repose directement sur une dalle de béton au sol ; la structure de béton qui repose sur la dalle est revêtue de briques à l'extérieur, à l'intérieur elle est laissée apparente avec cloisons en blocs de ciment peint. Au plafond, construit à la hauteur minimum, les poutres sont à nu dans les classes ; dans les circulations, le plafond surbaissé est recouvert de planches de cèdre ; l'éclairage encastré.

Architectes: Jodoin, Lamarre, Pratte, Carrière. Ingénieurs en structure: Lalonde, Girouard, Letendre.



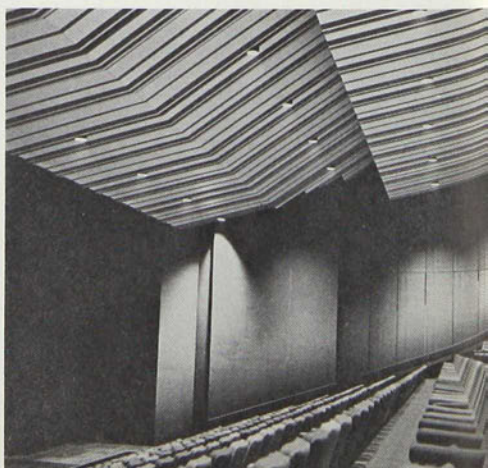
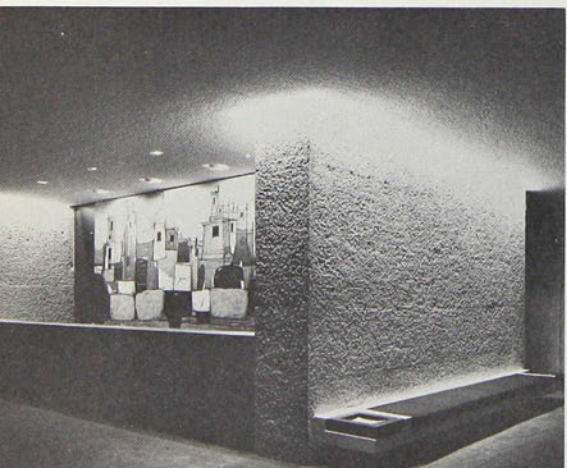
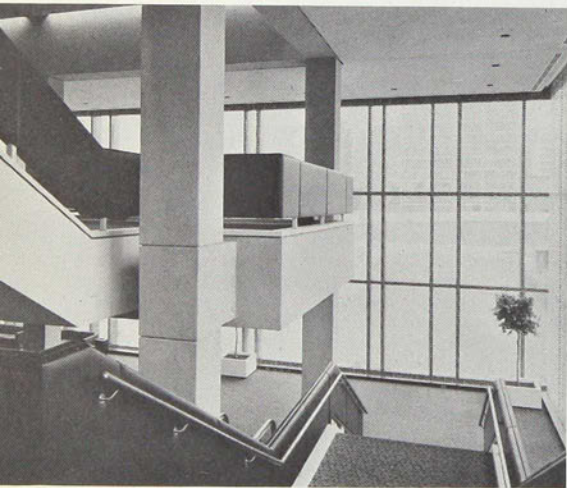
LA SALLE DE CONCERT WILFRID-PELLETIER,
À LA PLACE DES ARTS, MONTRÉAL

Cet important édifice revêtu d'éléments préfabriqués est d'inspiration classique. Les mouvements courbes de la toiture et de la colonnade créent une impression molle de surfaces enveloppantes qui ont l'attrait de leur destination. Les espaces intérieurs, vestibules, dégagements, grand escalier, foyers, sont disposés selon des données en faveur depuis le XVIII^e siècle. La salle elle-même est conçue pour satisfaire avant tout aux grandes manifestations musicales ou chorégraphiques. Les 3,000 fauteuils sont répartis entre un parterre, trois balcons et autant d'étages de loges en surplomb dans la nef. La cage de scène possède une machinerie tout à fait au point, mais la profondeur de scène et les coulisses n'ont pas les dimensions requises pour loger à l'aise les troupes venant des grands théâtres, comme le Bolchoï, l'Opéra de Paris ou la Scala de Milan. Les sorties nombreuses de la salle vers les foyers en pourtour sont généreuses. Des déambulateurs, reliés aux escaliers monumentaux, sont décorés de sculptures murales qui conviendraient plus à l'extérieur, de tapisseries, de plafonniers de Venini aux joues creuses et de céramiques de Jordi Bonet. L'ensemble n'atteint pas à l'homogénéité désirée: seul le bar principal possède cette qualité à cause de ses formes générales qui se marient parfaitement aux verrières de Pellan.

La dominante pour le décor de la salle est la forme angulaire. Les loges, le plafond en nid d'abeilles sont géométriques à surfaces planes; ils apportent une note décorative discrète revêtue d'un revêtement mural qui heureusement s'oublie au profit du spectacle: nous ne sommes plus à l'époque ou celui-ci était aussi dans la salle.

Architectes: Affleck, Desbarats, Dimakopoulos, Lebensold, Sise.

(Photos Panda Associates, Studio Lausanne)



LES THÉÂTRES MAISONNEUVE ET PORT-ROYAL À LA PLACE DES ARTS, MONTRÉAL

Les deux théâtres Maisonneuve et Port-Royal sont combinés en un seul bâtiment mais n'ont aucune relation, aucun contact. Ils sont situés l'un au-dessus de l'autre. Le théâtre Maisonneuve, le plus grand, peut contenir 1,500 spectateurs répartis dans l'orchestre et aux deux balcons. Il sert aux spectacles traditionnels, locaux ou de tournée. Des mécanismes apportent au plateau et à l'ouverture de scène une souplesse d'adaptation qui répond aux exigences de la mise en scène la plus poussée. Le son et la lumière jouent sur un plan égal ; on a même prévu un système de traduction simultanée en cinq langues.

L'ensemble des espaces destinés aux spectateurs est en communication avec les dégagements et les foyers à divers niveaux, reliés par des escaliers sous lesquels s'organisent les bars et les espaces de repos. Ce volume intérieur est enveloppé d'une grande cage de verre en porte-à-faux au dessus des entrées et sur les côtés.

De l'extérieur, cette grande verrière à meneaux, dont la couleur se fond dans la teinte du verre, forme une large trouée horizontale sous la cascade des toitures en terrasse, apparemment conçues pour faire passer le volume de la cage de scène à celui du foyer.

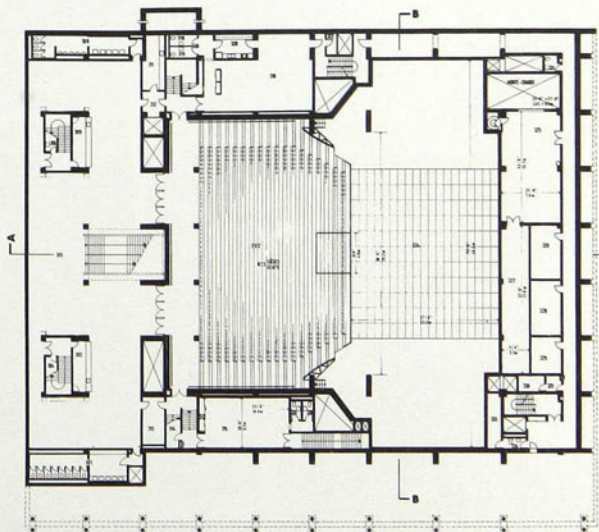
Mais le théâtre Port-Royal, placé dessous, est entièrement camouflé. Plus petit, il ne loge que 800 spectateurs : il présente un intérêt particulier pour plusieurs raisons. La scène, plus grande et plus dégagée en surface, apporte de nombreuses possibilités de mise en scène pour le théâtre d'essai ; la disposition des sièges permet une visibilité exceptionnelle ; une partie des fauteuils peut se déplacer ; la manipulation manuelle des diverses trappes offre une grande variété de solutions dans la recherche des décors. L'aménagement architectural intérieur de ce dernier théâtre est particulièrement réussi : dans le foyer, le béton brut texturé, le tapis rouge sombre uni, les bars rehaussés de grandes toiles de McEwen et de Beaulieu, les photos-murales de Michel Saint-Jean se marient parfaitement avec la couleur du béton ou avec le gris anthracite des revêtements de métal ajouré qui tapissent la salle ; mentionnons enfin l'effet somptueux obtenu par la gamme des rouges, des orangés et des mauves qui parent les fauteuils comme un grand parterre en talus.

Architectes: David, Barott, Boulva; Conseil: R. Dufresne; Conseil en esthétique intérieure: Jacques Guillon & Associés.

Ingénieurs en structure: Brouillet, Carmel, Boulva & Associés.

Artistes collaborateurs: Micheline Beauchemin, Hélène Barynina, Charles Daudelin, Peter Gnass, Paul Beaulieu, Jean McEwen, Michel Saint-Jean, Mariette Vermette, et Jean Cartier assisté de Richard Poirier.

(Photos Jacques Varry, Avenue Advertising Art)





LE CENTRE D'HABITATION JEANNE-MANCE À MONTRÉAL

L'ensemble domiciliaire Jeanne-Mance fut la première réalisation de rénovation urbaine. Un plan d'ensemble prévoyant de grands espaces plantés, des aires de jeux et de stationnement apportaient des conditions maximales d'ensoleillement et d'air. On a réparti l'ensemble en constructions de douze et quatorze étages combinées avec des maisons à trois niveaux.

Architecte de l'ensemble: McLennan. Architectes-conseils: Greenspoon, Friedlander & Dunne.
(Photo Marcel Corbeau)

Ci-dessous, de gauche à droite:

L'IMMEUBLE RÉSIDENTIEL CANTLIE HOUSE À MONTRÉAL

La construction, conçue pour s'insérer entre murs mitoyens, présente une façade sur rue et une façade arrière en béton apparent. Le jeu des balcons, le relief de la fenestration et l'architecture de la charpente apparente lui confèrent une puissance monumentale soumise à une élégance qui sied aux immeubles d'habitation.

Architecte: Ian Martin. Ingénieurs en structure: Shector & Forté.

(Photo Studio Alain)

L'IMMEUBLE D'HABITATION EMBASSY ROW À MONTRÉAL

C'est par la structure de béton et le verre que cet immeuble manifeste son expression architecturale. La disposition des balcons brise-soleil, lui donne un aspect de ruche.

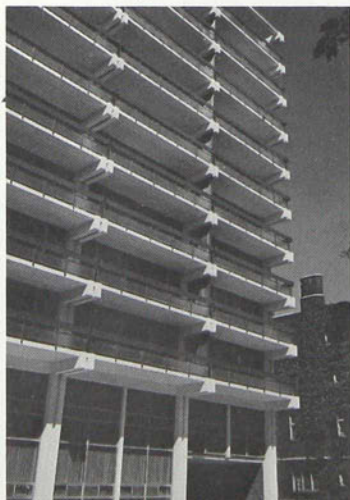
Architecte: W. Housden. Ingénieurs en structure: Brett, Blauer & Ouellette.

(Photo Marcel Corbeau)

LES APPARTEMENTS HALDEN À VILLE MONT-ROYAL

L'immeuble Halden tire son intérêt architectural du jeu simple de la brique et des combinaisons variées de la fenestration, des balcons et des retraits en façade.

Architectes: Fish & Melamed. Ingénieur en structure: Benno Eskenazi.





HAVRE DES ÎLES, À LAVAL

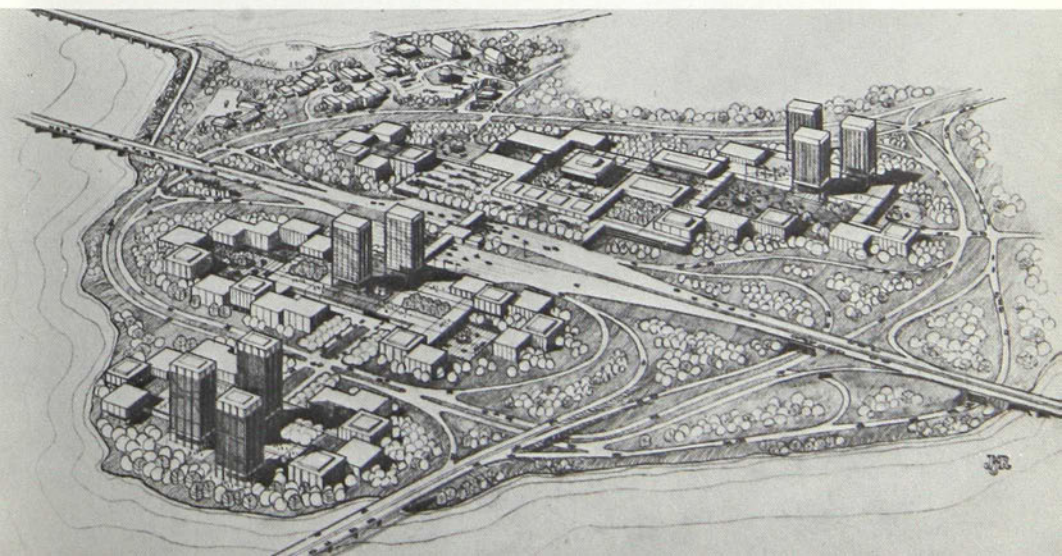
Dans la banlieue de Montréal, sur la pointe d'une île aménagée dans la rivière des Prairies, s'élèvent trois immeubles d'habitation, reliés à une terrasse sous laquelle s'abrite un garage. Le sol est ainsi libéré et la nature conserve ses droits. L'architecture de béton et remplissage de briques s'accommode avec bonheur du rideau d'arbres qui l'entoure. La topographie a donné lieu à des aménagements accidentés qui conservent l'intimité de la campagne. A l'intérieur, on a eu le même souci par des arrangements de corridors en bâton rompus ou en dominos. De grands balcons-loggias égayent les façades.

Architectes: Warshaw, Swartzman, Bobrow.

LE CENTRE DOMICILIAIRE DE L'ÎLE DES SŒURS SUR LE FLEUVE SAINT-LAURENT, MONTRÉAL

La partie nord-ouest de l'île des Sœurs, aménagée en un centre domiciliaire, prévoit une agglomération de 50,000 habitants, organisée en un véritable centre indépendant. Les habitants logeront dans des immeubles de divers types et dans des maisons à murs mitoyens. Les espaces environnants, aménagés en parcs et en jardins, donnent en grande partie sur le fleuve.

Architectes: Philip-David Bobrow, Montréal, Mies van der Rohe, Stanley Tigerman, Chicago. (Photo Architecture)





UNE RÉSIDENCE À OUTREMONT

Cette résidence construite en 1941-2 possède des qualités remarquables, parmi les plus humaines qui soient, mais peut-être aussi les plus incomprises.

Elle n'est pas révolutionnaire et ne cherche en aucune façon à se singulariser par une originalité marquée d'agressivité. L'auteur a considéré qu'elle devait entrer dans le rang de l'ensemble domiciliaire qui lui était imposé. Il remit alors en question les données de base des éléments traditionnels de l'architecture en faveur, pour leur insuffler un esprit et pour les rendre valables dans leur expression intrinsèque. Il exalta les formes qui lui semblaient mièvres ou routinières; il ramena à de sensibles proportions architecturales ce qui n'était que construction stéréotypée ou rhétorique.

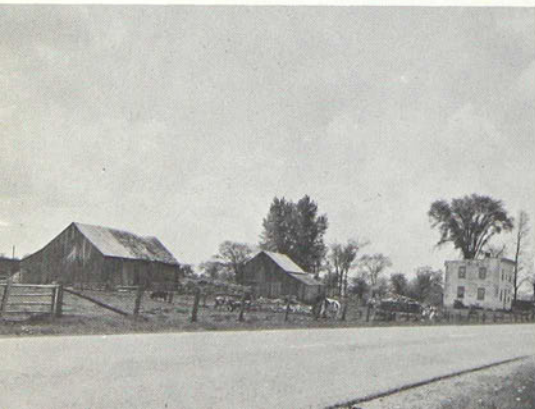
Architecte: Marcel Parizeau.

(Photo Office du Film du Québec)

FERME VILLENEUVE, HAUT-DE-LA-CHUTE

De simples formes prennent dans la nature une valeur authentique que perdent la plupart du temps les habitations des fermiers, transformées par les produits industriels ou par les modèles de catalogues, que l'ignorance, l'indifférence ou le préjugé empêchent souvent d'assimiler.

(Photo Studio P. Tremblay)





UNE MAISON UNIFAMILIALE À CHOMEDEY

Cette grande maison est entièrement préfabriquée en béton. Son aspect très architecturalé la classe parmi les types de maisons conçues essentiellement pour former des ensembles d'habitations urbains intégrés aux édifices publics qui en forment le noyau. L'organisation intérieure prévoit trois zones bien définies réservées aux parents, aux enfants et à la famille. La maison présentée ici, primée comme maison de l'année en 1965, est située sur un emplacement boisé, qui enveloppe une aire de jeux en communication avec la façade sud-est. Ce contraste de la nature avec une architecture d'angles droits, de vides et de pleins alternés forme un tout indissoluble. La construction faite de dalles préfabriquées et de blocs de béton est un modèle de travail bien fait.

Architecte: Jean-Louis Lalonde.

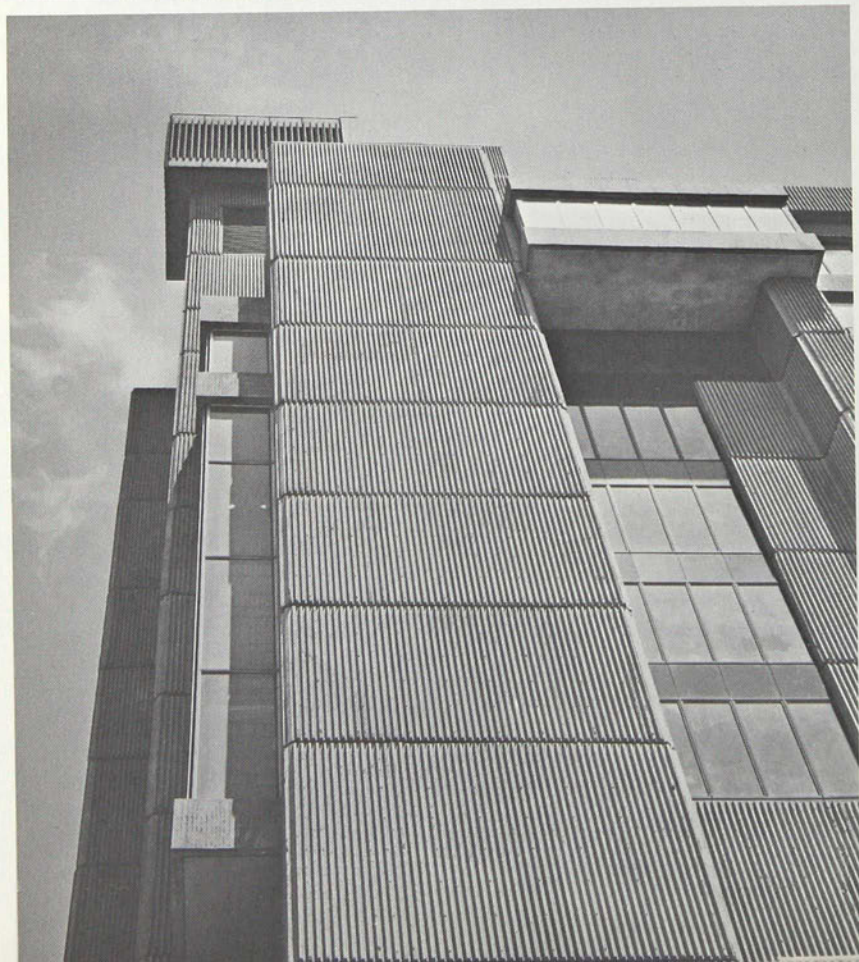
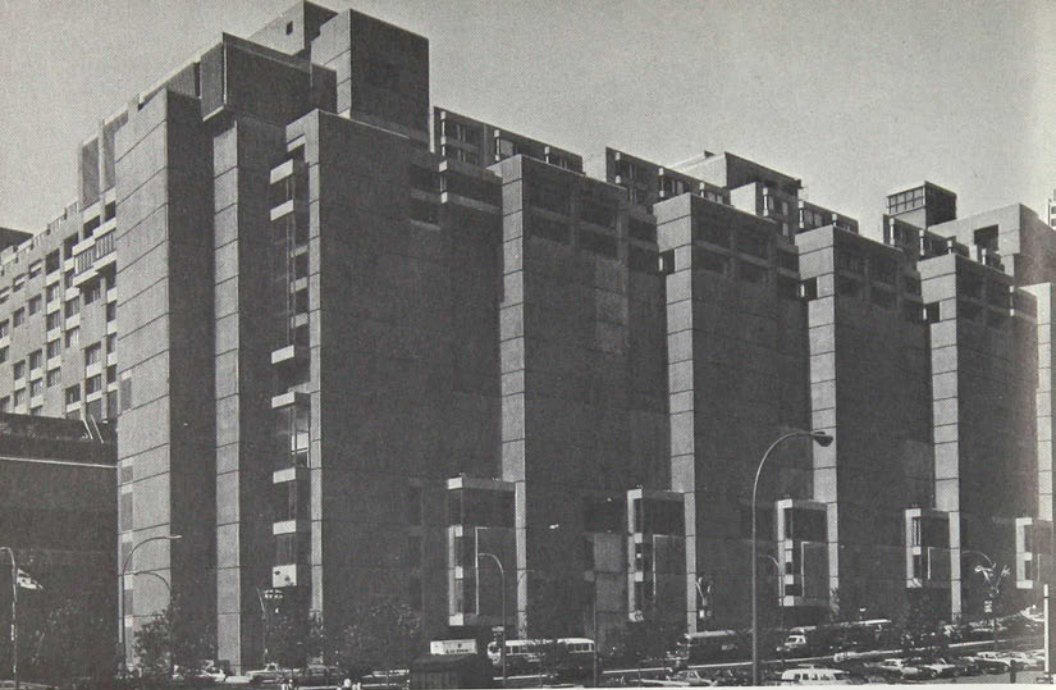
(Photo Marcel Corbeau)

LA MAISON LUSSIER À SAINT-BRUNO

Cette résidence couverte d'écailles, toute frissonnante, est sculpturale par le jeu des plans inclinés qui s'opposent ou se prolongent, se silhouettant avantageusement, de quelque angle qu'on le regarde. Ni façade avant, ni façade arrière, ni côtés familiers ne viennent calmer l'impression dramatique qu'elle dégage. Seul le détail d'une porte ou d'une fenêtre rassure, rappelant sa destination utilitaire.

Architecte: Roger D'Astous.







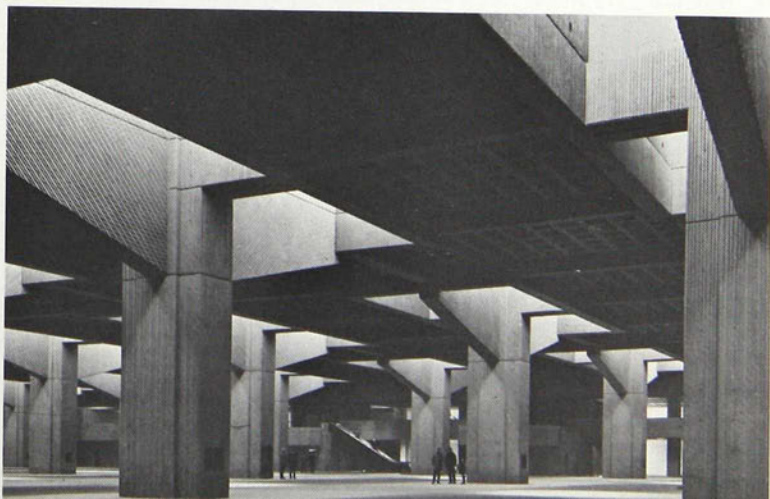
LA PLACE BONAVENTURE, MONTRÉAL

Par sa destination, par ses dimensions, par sa situation, la Place Bonaventure est l'un des édifices les plus importants érigés depuis plusieurs années.

Il est le dernier né de tout un ensemble de constructions commerciales qui a poussé sur un emplacement de petites maisons vétustes et de terrains inutilisés. Ce bâtiment massif est organisé comme une véritable ville intérieure, avec de multiples réseaux de transport et de galeries marchandes logées en sous-sol. Il renferme deux niveaux de boutiques, un hall d'expositions temporaires d'une surface de 250,000 pieds carrés, 1,000,000 de pieds carrés de commerce réparti sur cinq étages, des espaces-à bureaux, une aire pour les expositions internationales, le tout couronné d'un hôtel de 400 chambres avec jardins et divers centres de récréation; enfin, au sous-sol, un garage pour 1,000 voitures. Malgré le gigantisme de ce bloc, l'entrée de l'hôtel au milieu d'un jardin urbain, le jeu des décrochés, la texture, rétablissent l'échelle sous certains angles qui possèdent de grandes qualités esthétiques et humaines.

Le béton a su faire oublier les surfaces envahissantes de ses murs aveugles par ses ondulations et ses recouvrements. Traités comme de vastes bardeaux, ses panneaux coulés sur place et emboîtés forment une double paroi dont celle de l'intérieur joue le rôle d'isolant, mais perméable à l'humidité intérieure du bâtiment. Les étages courants de la construction étant supportés par une trame carrée de 25 pieds, on passe, au rez-de-chaussée, à des espacements de 75 pieds par 50 par le tranchement de piliers couronnés de majestueux encorbellements, afin de dégager le grand hall d'exposition et de satisfaire aux exigences des voies ferrées au-dessus desquelles s'élève la Place Bonaventure.

Architectes: Affleck, Desbarats, Dimakopoulos, Lebensold, Sise. Architecte de composition: M^{me} Eva Vecsei. Architectes du projet: D. Lazosky, H. K. Sterman. Ingénieurs-conseils en structure: R. R. Nicolet et Associés; Lalonde, Valois, Lamarre, Valois & Associés. (Photos Michel Drummond, Roger Jowett)





L'IMMEUBLE DELTA À SAINTE-FOY, QUÉBEC

Le volume simple, rigoureux et bien proportionné de cet immeuble à bureaux le classe parmi les meilleurs de sa catégorie. Le plan est carré ; les services, comme dans la plupart des immeubles à bureaux, sont logés au centre afin de dégager au maximum les espaces de location. La construction est en béton coulé sur place, et les façades extérieures sont peintes.

Architectes: Gauthier, Guité & Roy. Ingénieurs en structure: Beaulieu, Poulin & Robitaille
(Photo Ellefson)

LA STATION PEEL DU MÉTRO DE MONTRÉAL

Dans le domaine des travaux publics, les stations de métro apportent une note exaltante d'architecture où l'utile s'est mis au service de la joie de vivre ; on ne connaît que quelques stations du métro de Moscou dont l'aménagement ait été fait avec un aussi grand souci d'architecture.

Chaque station, à Montréal, s'identifie au carrefour sous lequel ses espaces intérieurs s'étendent. La station Peel apporte une note particulière de jeunesse par la structure et le revêtement des surfaces qui ont fait l'objet d'études enthousiastes et vécues. Située dans un secteur de grande fréquentation où sont concentrés les hôtels et le commerce central, elle répond à l'esprit qui l'anime.

Parce qu'elle est construite en tranchée, le recouvrement de la chaussée nécessitait des points d'appui qui furent exprimés avec élégance et dynamisme : colonnes jumelées sur rotule, en forme d'hexagone très allongé, entretoisées aux poutres de l'entresol, lequel se détache du volume général. Cette grande passerelle dégagée crée des échappées visuelles qui suppriment l'impression d'écrasement, impression que la hauteur minimum des étages n'aurait pas manqué de susciter. La teinte du béton, la couleur et la forme des petits et moyens éléments circulaires de céramique blanc

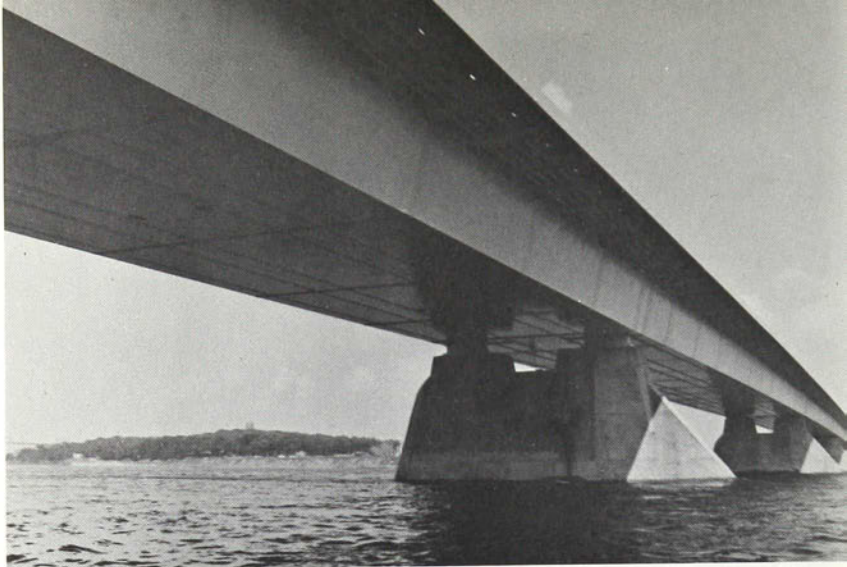


cassé sont ponctués au mur et au sol, de grands motifs, circulaires également, œuvre de J.-P. Mousseau. Le tout est mis en relief par un éclairage savamment dirigé.

Architectes: Papineau, Gérin-Lajoie, Le Blanc. Ingénieurs en structure: Cartier, Côté, Piette, Boulva, Wermlinger & Associés.

(Photos Han-sa)





Ci-dessus: LE PONT DE LA CONCORDE À L'EXPOSITION INTERNATIONALE DE MONTRÉAL

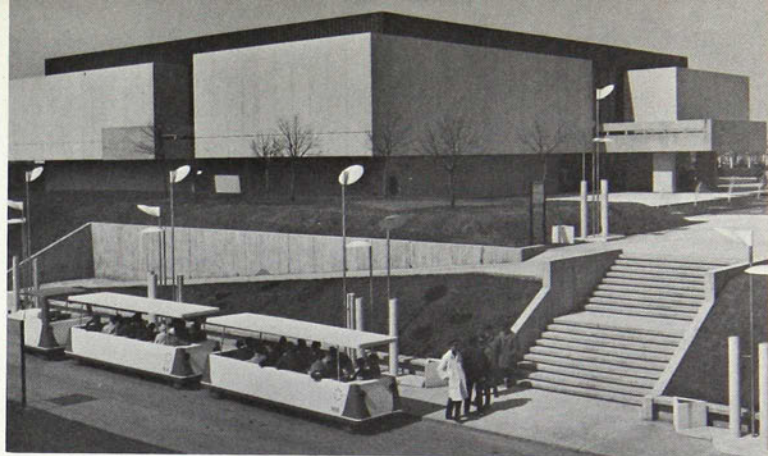
Les deux îles et la jetée sur lesquelles est située l'exposition sont reliées par une grande voie d'accès et deux ponts: le pont de la Concorde, qui franchit le grand bras du fleuve sur une longueur de 2,260 pieds, et le pont des îles qui réunit l'île Notre-Dame et l'île Verte, au-dessus du petit bras, sur une longueur de 688 pieds. Le pont de la Concorde, de profil plein et simple, repose sur quatre piliers de béton aux formes sculpturales. Les portées centrales ont une longueur de 525 pieds, les portées de bout une longueur de 340 pieds. Il est composé d'une poutre continue à caisson de forme trapézoïdale, à laquelle s'intègre un tablier à plaque orthotrope, système à nervures longitudinales et poutrelles transversales. Le profil du pont est à léger dos d'âne effilé vers les extrémités. Le pont des îles est composé de deux travées métalliques identiques, haubanées à mi-longueur aux pylones de béton qui prolongent l'unique pilier, érigé à la médiane du petit bras fluvial.

Ingénieur: Beaulieu, Trudeau & Associés. Architecte conseil: Claude Beaulieu.
(Photo Expo 67)

Page ci-contre: HABITAT '67

Habitat '67 est un prototype d'habitations résidentielles destinées à se multiplier dans les agglomérations à forte densité. Son but est donc de pouvoir s'ériger de façon industrielle pour servir une quantité appréciable de gens, dans des conditions maximales de confort matériel et moral. Pour parer à la monotonie que pourrait engendrer la systématisation d'une implantation banale, celle-ci prend toutes les libertés à l'égard de la fabrication, qui doit être réglée comme l'industrie des objets d'usage courant, qui peut varier en de nombreux thèmes selon les conditions imposées. Habitat '67 est donc une démonstration menée à terme, avec le souci d'apporter à chaque résidence une organisation intérieure apte à satisfaire tous les besoins de travail, de repos et de distraction, dans la sauvegarde de l'intimité, autant chez les individus qu'entre les familles. Aussi la composition a-t-elle été conçue pour que chaque unité soit isolée de sa voisine par des terrasses et des ouvertures orientées de façon adéquate. Le résultat plastique, un peu confus, d'expression tropicale, est une solution parmi d'autres qui s'accepte dans le contexte de l'exposition. Habitat '67 a le très grand mérite d'avoir amorcé la réalisation d'un système haussé au rythme de la productivité actuelle, pour répondre aux impératifs de la vie de demain.

Architecte: Moshe Safdie. Architectes d'opération: David & Boulva.
(Photo Expo 67)



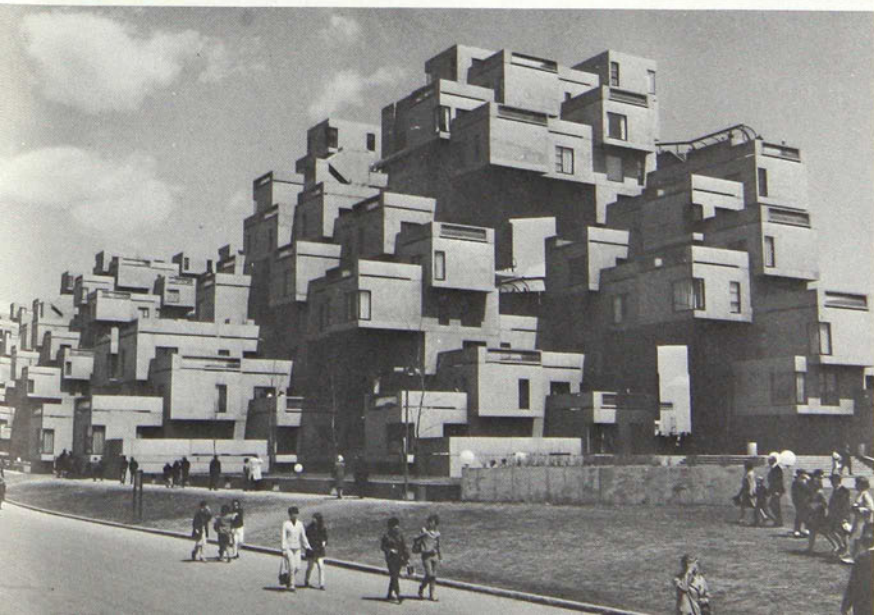
LE MUSÉE DES BEAUX-ARTS

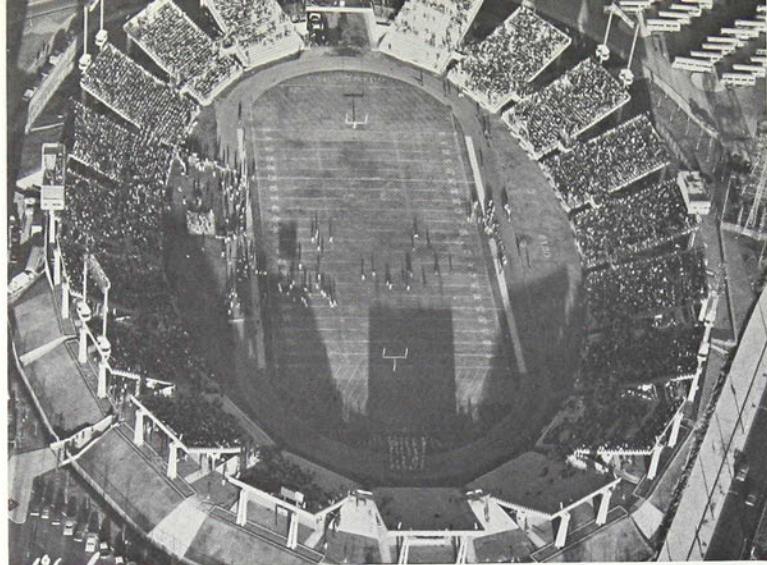
Le Musée des Beaux-Arts de l'Expo, devenu le nouveau Musée d'Art contemporain, fut un écrin merveilleusement apte à abriter, pendant les six mois de l'exposition internationale, une collection prestigieuse bien qu'éphémère d'œuvres venues du monde entier. L'édifice est construit en béton et coiffé d'une calotte en terrasse revêtue de cuivre. Les grandes portées sont franchies par un caissonnage en béton dont les arêtes ont des rainures qui recèlent des tringles pour cloisons amovibles et prises de courant continue.

On a choisi le parti de l'éclairage artificiel qui élimine les ouvertures en façade, sauf aux extrémités des dégagements menant aux quatre groupes de salles d'exposition. Cette solution unifie la présentation des œuvres mais les fige quelque peu. On aimerait voir la nature exercer ses caprices sur des œuvres sorties de la sensibilité humaine. La qualité architecturale du Musée n'en reste pas moins exceptionnelle.

Architectes: Gauthier, Guité et Côté. Conseillers John Bland. Ingénieurs en structure: Beaulieu, Poulin et Robitaille.

(Photos Expo 67, Office du Film du Québec)





LE STADE DE L'EXPO À MONTRÉAL

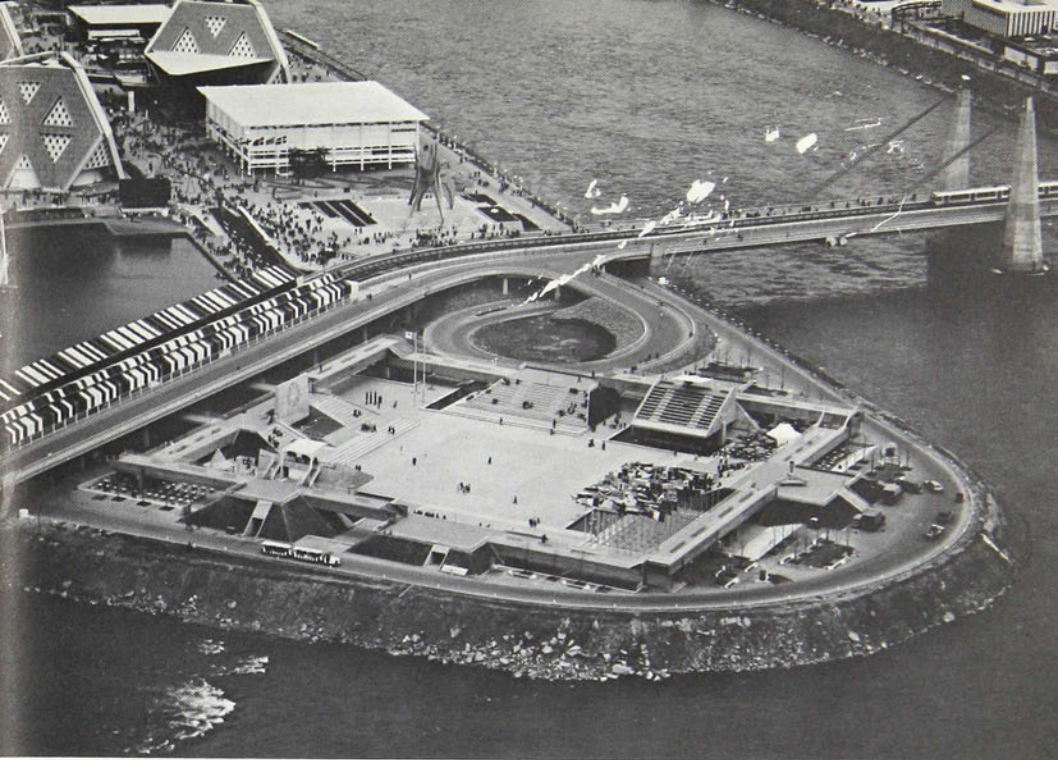
Comme pour la presque totalité des terrains construits à l'exposition de Montréal, celui où s'élevait le stade devait être libéré après la fermeture. Mais au lieu de faire l'objet d'une brutale démolition, le stade pouvait tout simplement se démonter pour être déplacé et remonté ailleurs, réduit, agrandi ou transformé. Le programme dont l'architecte s'est magnifiquement bien tiré exigeait que le stade soit amovible. Fait de pièces de béton, il comprend dix-neuf sections de gradins; chaque gradin est conçu comme une poutre qui s'emboîte sur sa voisine du dessous, le tout reposant sur deux poutres rampantes entreloisées et maintenues en position à la partie supérieure, au moyen de piliers largement galbés qui assurent le contreventement.

Les constructions secondaires: services, concessions, etc., sont en cèdre teinté. L'ensemble est majestueux, délié et d'un caractère inédit.

Architectes: Victor Prus et M. Desnoyers. Ingénieurs en structure: Martineau, Samson & Associés; J.-C. Valiquette.

(Photos Expo 67)





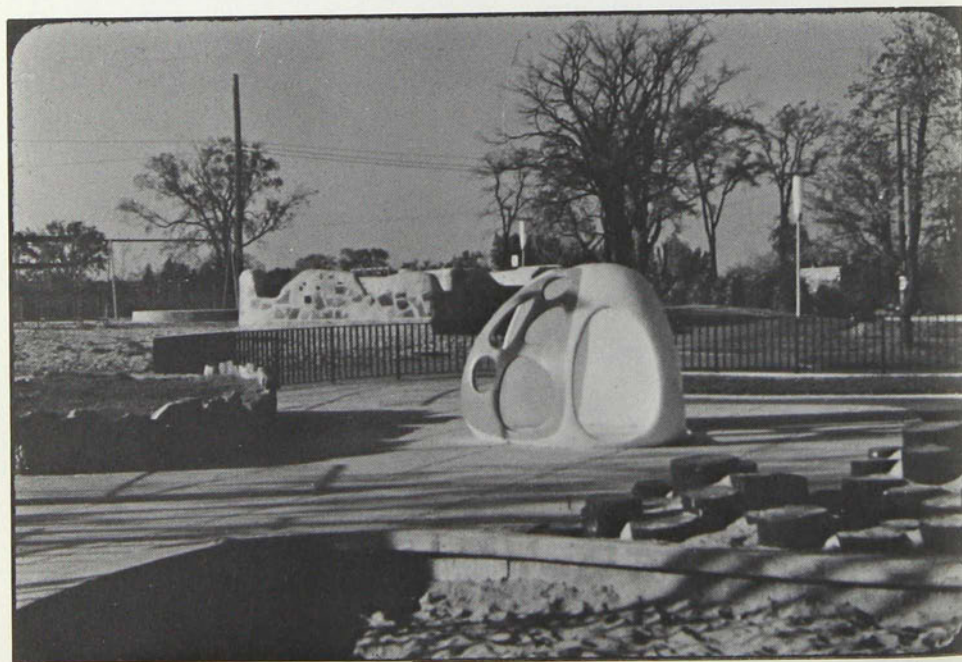
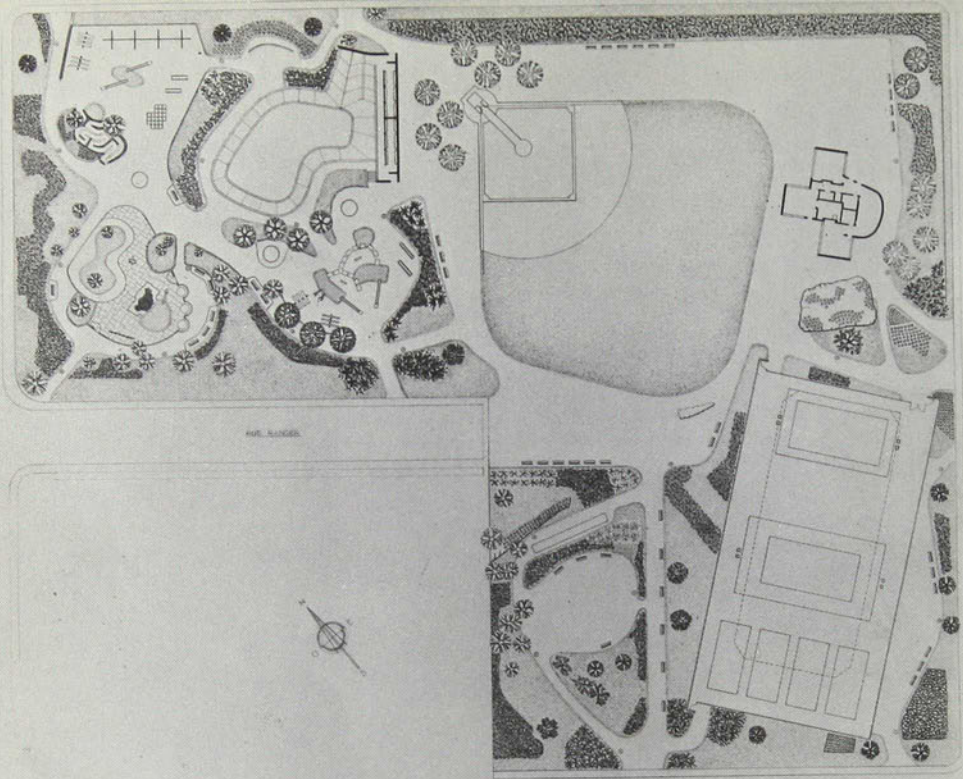
LA PLACE DES NATIONS À L'EXPOSITION INTERNATIONALE DE MONTRÉAL 1967

La Place des Nations, proue de l'île Notre-Dame, a une ordonnance azlèque. Des troncs de pyramide gazonnés, des tribunes de cérémonie, des gradins suspendus, en porte-à-faux sur des cages de verre, réunis par de massives poutres ou solives de bois lamellé se mêlent au béton pour former un véritable pourtour d'observation. Ces surfaces organisées pour servir de cadre aux manifestations officielles autant qu'aux réjouissances populaires, forment un grand parvis mouvementé, riche en textures et en couleurs, joie du flâneur ou du poète.

Architecte: André Blouin. Ingénieurs en structure: Cyr & Houle.

(Photos Expo 67)





LE PARC DE MÉSY À MONTRÉAL

Le parc de Mésy est situé à proximité de l'hôpital du Sacré-Cœur, sur l'emplacement d'une carrière de pierre désaffectée. Ses dimensions restreintes pour un programme chargé ont donné lieu à des recherches poussées pour imbriquer les jeux dans un mosaïque serrée aux formes libres et sinueuses, en contraste avec l'architecture, réduite à l'expression essentielle, et avec l'aire des sports, conforme aux normes générales. On découvre, parmi les jeux destinés aux enfants, un labyrinthe tout en courbes, au profil accidenté, construit de mortier blanc laissant apparaître des appareils en pierres des champs, des incrustations d'éléments en terre cuite ; un mur à graffiti de forme concave ; une pouponnière, protégée par une balustrade, comprenant un énorme jeu de sculpture en forme de pomme évidée peint de blanc et de couleurs primaires ; une piste pour trottinettes, des pieux pour le jeu du chat-perche, et trois exèdres en forme de niche à treillis métallique combinés avec la clôture.

Plusieurs autres jeux sont disposés tout autour pour les plus grands. Une patageuse, épousant sensiblement la forme d'un rognon, profite de la déclivité naturelle du terrain. Elle est alimentée en eau par une fontaine-arrosoir murale, attenante au déshabilleur en béton revêtu d'éléments rectangulaires en galets de marbre. De même matériau est également construit le kiosque, à l'autre extrémité du parc. Il comprend un triple abri relié aux services sanitaires ; un dégagement en communication avec les divers secteurs offre un mur courbe percé de verrières multicolores que le soleil anime du matin au soir. On a réservé des espaces aux adultes et aux personnes âgées, qui trouvent à leur disposition le tennis, le badmington, le croquet, les boules et le hockey.

Architecte et urbaniste: Claude Beaulieu. Ingénieurs en structure: Beaulieu et Trudeau Ass. Artistes collaborateurs: Denis Juneau pour les maquettes, Marcel Loubot pour l'exécution

(Photo: Jean-Pierre Beaudin)



UN EXEMPLE DE RESTAURATION DANS LE QUÉBEC: LA MAISON DE LOUIS-JOSEPH PAPINEAU A MONTRÉAL

Le Montréal historique — l'ancienne Ville-Marie — situé sur un monticule rectangulaire allongé, a fait l'objet d'un classement partiel qui le sauve de la pioche des démolisseurs et des constructions qui ne sont pas en harmonie avec les lignes générales des îlots et des voies. Une commission consultative veille sur la préservation du site et conseille les éventuels restaurateurs. Plusieurs secteurs font déjà l'objet de restaurations.

Le départ de cette opération d'envergure qui s'avère délicate et complexe fut donné par la restauration de la maison de Louis-Joseph Papineau, sous les soins d'Eric McLean. Cette grande résidence du XVIII^e siècle, entre rue et jardin reliés par une porte cochère, fut transformée par Papineau qui couvrit la façade sur rue de plaques de bois peint selon un dessin stéréotomique pour uniformiser les raccords disparates et la mettre au goût du jour. Quand elle fut prise en main par Eric McLean, elle servait d'hôtel à prix plus que modique; le rez-de-chaussée était occupé par une gargole de troisième catégorie et ce qui était autrefois les jardins servait de garage, abrité sous une toiture en terrasse. Le domaine est maintenant entièrement restauré et le jardin, déjà en partie planté, est en voie d'aménagement.

Ainsi renaît à la vie un quartier historique.

(Photo La Presse)

LE VILLAGE-MUSÉE DE JACQUES-DE-CHAMBLY

Le village Jacques-de-Chambly, musée du Canada français, fut une expérience admirable, mais de courte durée : elle mérite de renaître avant de s'écrouler irrémédiablement. Composé d'éléments récupérés à travers le Québec, il devait former l'essence d'une petite agglomération du début du XIX^e siècle vivant sur l'acquis des époques précédentes. On y avait déjà reconstitué des exemples d'architecture domestique, rurale et bourgeoise du XVIII^e siècle : maisons et fermes en bois, en pierre, entourées des constructions accessoires en usage pendant ces époques coloniales. Le village devait, en présentant à l'intérieur des reconstitutions d'ameublement et des expositions temporaires, être un centre de documentation des arts traditionnels en même temps qu'une leçon vivante d'utilité et de goût.

(Photo Vie des Arts)



Table des matières

Introduction.....	7
Évolution vers l'état actuel.....	10
Architecture, urbanisme, génie: état actuel.....	12
Les coutumes, les techniques, l'économie, le goût: supports de l'architecture.....	13
Les grands immeubles de la région montréalaise.....	14
L'architecture religieuse.....	18
Les centres universitaires.....	23
Les constructions scolaires.....	26
Les grandes réalisations.....	29
L'habitat: les ensembles domiciliaires.....	31
La maison.....	35
Commerce et industrie.....	39
Les travaux publics.....	43
Expo 67.....	46
Les prolongements de l'architecture.....	53
Restauration.....	54
Conclusion.....	57



RELURE
Claire Enrg.
BOOKBINDING

BNQ



000 263 853